

BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE

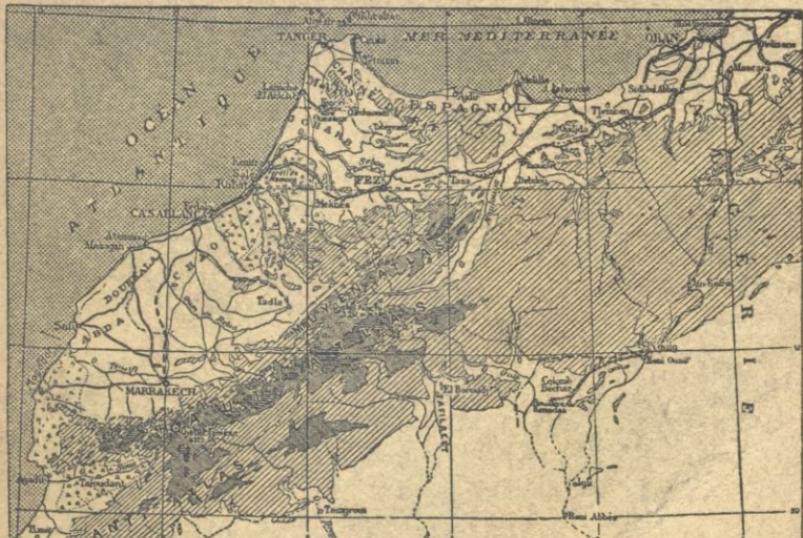
24619  
**COISSAC DE CHAVREBIÈRE**

DOCTEUR ÈS LETTRES

EX-PROFESSEUR AU COLLÈGE MUSULMAN DE RABAT

# HISTOIRE DU MAROC

Avec cinq cartes dans le texte



**PAYOT, PARIS**

HISTOIRE  
DU  
MAROC

803  
J  
577



A LA MÊME LIBRAIRIE

---

DU MÊME AUTEUR

**Histoire des Stuarts.** In-8 avec 16 héliogravures hors-  
texte . . . . . 30 fr.



BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE

---

COISSAC DE CHAVREBIÈRE

DOCTEUR ÈS-LETTRES  
EX-PROFESSEUR AU COLLÈGE MUSULMAN DE RABAT

---

HISTOIRE  
DU  
MAROC



*Avec 5 croquis*

---

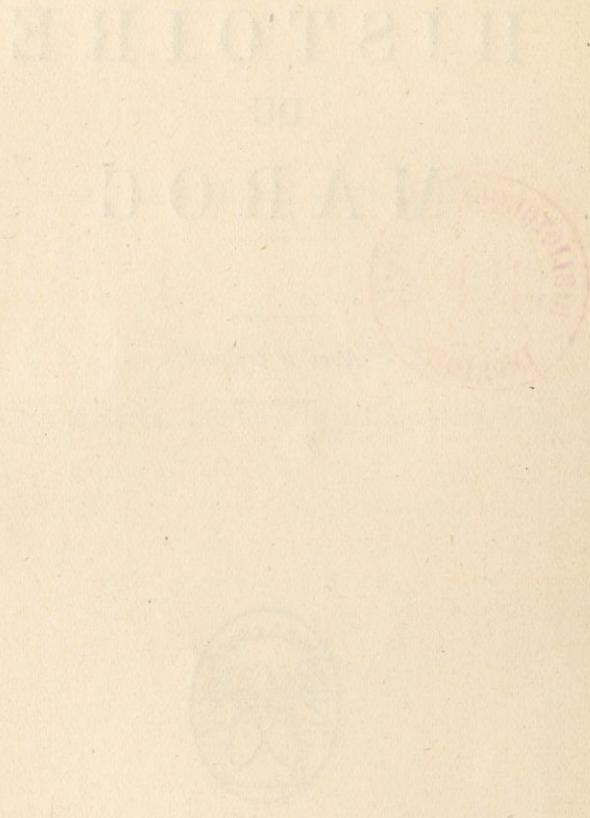


PAYOT, PARIS

106, BOULEVARD ST-GERMAIN

—  
1931

*Tous droits réservés*



*Premier tirage avril 1931.*

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés  
pour tous pays.

*Copyright 1931, by Payot, Paris.*

## PRÉFACE

Les érudits arabisants et berbérisants doivent entreprendre une histoire du Maroc sur un vaste plan : cette œuvre est attendue, et grâce à leurs admirables travaux, les sources indigènes et étrangères sont maintenant suffisantes pour alimenter de nombreux volumes. Mon labeur est, s'ils me permettent de leur adresser cet hommage, celui du glaneur dans le champ qu'ils ont moissonné, et dont j'ai recueilli des épis dispersés, ou plus souvent arrachés à même les gerbes. Les auteurs arabes ou étrangers qui ont — depuis le x<sup>e</sup> siècle de notre ère jusqu'aux grandes œuvres réalisées par les Charles de Foucauld, les Michaux-Bellaire, les De Castries, les membres de la Section Historique du Maroc, les professeurs de l'Institut des Hautes-Études marocaines — figuré dans les bibliothèques et les catalogues, je les ai consultés pour la plupart à la Bibliothèque du Protectorat, à Rabat. De précieux loisirs m'ont permis, pendant les cinq ans d'enseignement que j'ai passés au Collège Moulay Youssef, de me consacrer à des recherches dont cet ouvrage est la mise au point. Deux longs séjours au Maroc facilités, depuis, par la haute faveur de M. le Directeur général de l'Instruction publique, ont procuré à ma documentation ses éléments les plus récents. Mes voyages à travers le pays ont fixé certains traits du paysage, des attitudes et des mœurs dont je me suis servi pour orner ça et là mes nomenclatures.

J'ai tenté de présenter dès le début l'histoire d'un mouvement dont les origines sont certainement méditerranéennes, par les peuplades qui s'y rencontrent et les courants de civilisation qui les réunissent, par les influences successives des Phéniciens, de Carthage, de Rome, de la Bétique romaine et de Byzance. Vingt siècles de vie intérieure et d'échanges avec le dehors, plus que ne comporte l'histoire du Maghreb islamique, ont déterminé ou accentué le caractère propre de l'Afrique du Nord et, surtout au Maroc, les traits ineffaçables de la race berbère.

L'enfant est le père de l'homme. L'on comprendra donc pourquoi l'histoire du Maroc avant l'Islam occupe ici une place qui n'a jamais encore été accordée par les précédents historiens. La répugnance des Berbères à se plier au régime du Makhzen, ignorant de leurs coutumes régionales et locales, adversaire de leurs tendances innées vers la démocratie clannique ou la confédération autonome, leurs luttes pour ou contre les gouvernements méditerranéens plus évolués, tels que l'empire romain, et leur persévérançant effort à se replier sur eux-mêmes pour protéger leurs raisons d'être et de durer, voilà le fait permanent, essentiel de l'histoire du Maroc, celui qu'il faut mettre en lumière.

Quel eût été l'avenir de ce pays sans les Arabes? Dans quelle route historique se seraient engagés les Berbères, les Berbéro-Libyens, accusés des peuplades nouvelles que les invasions nordiques auraient jetées en plus grand nombre sur leurs côtes, après le flétrissement du monde romain? L'hypothèse ne se pose pas, mais il est certain que le Maroc devenu musulman ne perdit pas toutes ses qualités originelles et que, s'il fit une place aux Arabes, il en fit une aussi large, dans le cours des siècles, aux milices chrétiennes, aux esclaves chrétiens, aux femmes déportées en masse dans les harems, aux renégats, aux pirates, aux Andalous, aux artistes et aux savants trempés de civilisation méditerranéenne par Byzance, la Grèce et Rome.

En rouvrant largement ses portes aux mêmes influences ethniques et sociales, le Maroc, même musulman, ne perd aucune de ses qualités natives; il exige seulement qu'on tienne compte de son passé, de tout son passé pour enrichir son patrimoine : les survivances en sont manifestes, vivaces et déjà fécondes.

Tel est l'esprit qui anime cet ouvrage. Il n'est pas systématisé en une thèse dont la rigueur ne saurait expliquer tous les faits. Depuis les Idrissides jusqu'à l'actuel présent, le Makhzen musulman a tenu si longtemps et souvent avec tant d'éclat les destinées du Maroc en son pouvoir, qu'il faut l'étudier avec soin, le critiquer avec déférence, le soutenir avec sincérité, tout en affirmant que la France a le devoir et le droit de protéger, non une partie, mais les formes diverses et essentielles de la pensée, du caractère et de la vie profonde du peuple marocain tout entier.

## CHAPITRE PREMIER

### LA PLACE DU MAROC DANS LA PRÉHISTOIRE

Le Maroc est la partie occidentale de l'Afrique du Nord. La Méditerranée et l'Océan Atlantique le limitent rigoureusement; ni la géographie ni l'histoire ne le séparent nettement de l'Algérie, du Sahara et du Soudan.

Il y a cent ans à peine, nous ne connaissions le Maroc que par son Makhzen, c'est-à-dire par un ensemble d'institutions islamisées qui, depuis plus de neuf siècles, avec des dynasties successives : Almoravides, Almohades, Mérinides et Chérifiennes, épuaient leurs tentatives pour imposer une souveraineté souvent nominale sur des tribus ou des confédérations de tribus rebelles à toute conception d'un pouvoir central et organisateur. C'est par le Makhzen que les Européens connaissaient du Maroc ce qu'il leur était permis de visiter sans danger pour eux-mêmes, ou d'obtenir du bon vouloir des sultans ombrageux. De Tanger à Oujda, de Safi à Taroudant, le champ personnel d'exploration était limité; seuls les Espagnols du Rif, les Portugais de Mazagan et de Santa-Cruz du cap d'Aguir avaient eu quelques notions d'un arrière-pays fort restreint d'où ils étaient é conduits périodiquement à leurs forteresses de la côte.

C'est aussi par les historiens arabes du Makhzen, plus préoccupés d'islamisation que d'histoire, qu'il était permis de jeter un regard sur le passé de ce pays mystérieux.

Les documents parfaits, le Maroc vivant sous nos regards étonnés, éblouis, les possède et les interprète. Tra-

ditions et légendes, coutumes ancestrales de la *djemaa* et du *lef*, scènes du marché régional ou de la ville indigène, costumes, fêtes, rites magiques, superstitions vingt fois millénaires, ont survécu sous le manteau protecteur de l'Islam adultérée. « L'identité de l'âme berbère, dit J. Célérier, à travers toutes les vicissitudes, est vraiment une force de la nature. »

En effet, à côté du monde officiel que les cours d'Europe s'obstinent à consacrer depuis cinq siècles, il y a tout un peuple qui a reflué de Fès et de Marrakech vers le plateau et la montagne, vers le désert et l'oasis, dont l'âme vibrante et parfois souveraine dans ses appels, est étrangère aux diplomates, irréductible au Makhzen. « Malgré une conversion religieuse — d'ailleurs bien superficielle — , écrit encore J. Célérier, la montagne est restée foncièrement berbère. » Et au Maroc, la montagne domine de partout, superbe et altière, la plaine tapie à ses pieds.

Les Berbères de nos jours réunissent le double caractère des races primitives que le sort et la nature ont établies entre la Méditerranée et le tropique; sédentaires, lorsque l'eau du ciel et celle des sources leur donnent assez de récoltes pour se nourrir, assez d'herbe pour leurs troupeaux, un abri assez sûr contre des voisins besogneux ou cupides; nomades, quand le ciel et la terre stériles les forcent, suivant les saisons ou suivant des habitudes héréditaires, à rechercher ailleurs la nourriture et l'eau.

Il fut un temps où le nomadisme couvrit une ère illimitée sur notre petite planète. Les hommes de l'âge quaternaire, refoulés des zones boréales vers les régions tempérées, chassés par les glaces, se mirent en marche, avec l'unique souci de demander au sol ce qu'il produisait spontanément de favorable à leur subsistance : ils ne créaient pas, ils épuaisaient la vie sur leur passage. Les sédentaires furent refoulés; les peuples agricoles firent place aux bandes vagabondes, dont les troupeaux, se pressant comme les vagues, allaient du côté où le soleil réchauffait la terre.

Toute la Méditerranée fut envahie par ces hommes blancs dont les derniers venus gardaient, dans leur yeux bleus,

dans leur chevelure blonde et la pâleur de leur teint, les signes du climat qu'ils avaient fui. Plus nombreux assurément, les sédentaires méditerranéens s'accrochèrent aux pentes des Alpes et de l'Apennin, aux rochers de Sicile et aux sierras espagnoles, jusqu'à ce que les plus hardis franchissent la mer pour trouver enfin dans l'Afrique du Nord une patrie.

Le souvenir de ces grandes migrations s'est transmis longtemps sur ces rivages; les sages en ont consigné le symbole dans la fable d'Antée, fils de l'Océan, et de ses fils qui, poussant plus avant leur marche téméraire, établirent sur les négrilles autochtones un empire dont Cerné était la capitale. Ces mystérieux Atlantes, frères aînés des Celtes et des Pélages, auraient jalonné leur route circulaire de monuments mégalithiques depuis le Danemark et la Grande-Bretagne jusqu'à la bordure du Sahara. Ils connurent des oasis plus touffues, des forêts plus profondes, des fleuves moins intermittents.

D'Espagne ou de Sicile, les Méditerranéens suivirent le même couloir que les Romains ont parcouru et qui emprunte la longue voie ferrée qui unit de nos jours Tunis à Fès et à Tanger; et de ce couloir, ils se dispersèrent. La nature elle-même les rendit captifs, et peu s'en échappèrent. Entre le Sebou inférieur et le Bou Regreg, c'était la jungle où s'ébattaient des troupeaux de petits éléphants, dont les pareils se retrouvaient le long des chapelets d'oasis du Ziz et du Drâa, plus loin encore jusqu'au Hoggar, jusqu'aux marais du Bar el-Ghazal, jusqu'au Niger, jusqu'à l'immense zone d'épandage du Chari.

En bordure de la jungle, la forêt. Ibn Khaldoun en a consigné la légende : « De Tripoli à Tanger, il y avait partout de l'ombrage, les villes et les bourgs se touchaient sans interruption. La Kahena détruisit les villes et coupa les arbres du Maghreb, ruinant la beauté du pays et semant partout la dévastation. » La Kahena et ses Djeraoua n'ont pas suffi à cette besogne de bûcherons; au VIII<sup>e</sup> siècle de notre ère, la forêt nord-africaine n'était pas si étendue que le prétend Ibn Khaldoun, mais elle l'était certainement

plus que de nos jours : la Mamora débordait jusqu'à Volubilis et rejoignait la pente du Moyen Atlas. Là, les chasseurs poursuivaient l'éléphant dont l'ivoire fut plus tard si recherché des Romains; ailleurs, chez les Zemmour et les Zaer d'aujourd'hui, d'immenses clairières offraient aux ânes, aux moutons, aux chèvres, des terrains de parcours que prolongeaient les larges pénéplaines et les cuvettes étalées des Zaïan. Peuplades de chasseurs et de pasteurs, dont les femmes gardaient la recette de grossières poteries pour le ménage installé sous la grotte ou la hutte lacustre, tandis que des artisans taillaient les silex, les haches et les outils meurtriers; le lion et l'hyène rôdaient autour de leurs troupeaux, mais les ruses de ces hardis trappeurs nettoyaient la brousse et battaient le maquis.

Par delà le Bou Regreg jusqu'à l'embouchure de l'Oum er-Rbia, la plaine côtière s'étagéait depuis l'Océan jusqu'au Tadla; la forêt plus large faisait place à la prairie, à l'olivier, à la vigne même; mais les habitants plus isolés, moins curieux, moins souvent visités par les marchands, ignoraient longtemps l'art de fabriquer l'huile, laissant ce secret et cette richesse aux terres plus heureuses où l'oliveraie décore le paysage : les pentes du Rif, le Zerhoun et Sefrou.

Plus au Sud, vers le Tensift et le Deren, les pluies moins abondantes, la végétation plus maigre, élargissaient les terrains de parcours jusqu'aux énormes talus de déjection des torrents glaciaires du Grand Atlas. Sol ingrat auquel s'accrochait un peuple mouvant de pasteurs. Il fallait traverser des journées de désolation pour gagner les vallées moyennes, les altitudes accessibles dont les productions variées, mais dispersées, favorisaient les groupements claniques, les rivalités mitoyennes de champs et de troupeaux. Race montagnarde et vibrante qui, dans sa lutte contre la neige et la roche, ne connaissait d'autres distractions que l'assemblée houleuse des guerriers, les marchés locaux, les fêtes totémiques et l'âcre volupté des rites naturistes.

Telle nous apparaît la route des migrants méditerranéens de Tanger vers le Sud : l'histoire leur donnera des noms, Ghomara, Berghouata, Masmouda, et les historiens

réuniront ces trois groupes sous le terme commun d'une confédération essentielle, les Masmouda. Frères ou non des Gétules, apparentés ou non aux Sanhadja et aux Ketama, ces migrants paraissent enracinés à leur sol depuis tant de siècles, les Carthaginois et les Romains troubleront si peu leur habitat, leur zone géographique est si bien circonscrite, qu'il n'est pas trop hardi de les appeler autochtones.

La mer Intérieure, si ingrate aux navigateurs, a d'autres points d'atterrissement depuis Tanger jusqu'à Melilla; ouverts aux hardis pirates et aux chefs de bandes, ces rivages effraient la foule; les hommes qui se sont établis le long de ces criques, de ces baies, de ces îlots rocheux, de ces refuges précaires, sont pour la plupart des sans-patrie. D'autres, par la route de terre, sont venus par Tanger et Ceuta jusqu'à Chechaouen (noms inconnus alors); d'autres ont pénétré au cœur des vallées inextricables de l'Ouergha et de ses affluents, au milieu des ravins et des rocallles; d'autres enfin ont atteint et gardé jalousement, à l'Est, les terres plus heureuses que menace le désert, vers le Za et la Moulouya inférieure. Ici des pêcheurs ont aménagé un abri; là un col s'est hérissé de palissades défensives; il se forme autant de compartiments humains que d'abris naturels. Les peuplades séparées par les obstacles s'organisent en tribus et en fractions où la parenté du sang s'efface dans l'intérêt du groupe. Etrange mosaïque de races que ce Rif montagnard, âpre au gain, batailleur et volontiers pilleur d'épaves, dont notre civilisation toute proche a vainement, pendant des siècles, fouetté les rivages.

Le Rif n'est pas une route, c'est une forteresse. Ceuta le ferme à l'ouest et, du temps des Idrissides, Nokour le fermait à l'est. Les groupes qu'il abrite de nos jours : Sanhadja des plaines sétifiennes et des plateaux du Haut Chelif chassés par les premiers envahisseurs Arabes; Ghomara resserrés sur le littoral par un afflux constant de nouveaux venus; Zenata proscrits par les gens de leur propre race, tous ces groupes disparates portent témoignage aux siècles obscurs des migrations méditerranéennes et des luttes his-

toriques du Maroc ancien. Il faut descendre du Rif vers le Gharb pour comprendre l'attrait qu'exerça cette région sur les Phéniciens, les Grecs, les Romains, puis sur les Espagnols et enfin sur les Français.

Du Loukkos, la grande artère des migrations s'est partagée en deux branches: celle qui par la route la plus accueillante gagne Volubilis, Meknès, Fès, Sefrou, Anosseur, et celle qui remontant l'Ouergha rejoint Taounat et les lacis qui ouvrent l'horizon sur la baie d'Alhucemas, sur les golfes indulgents de Melilla, l'antique Rusaddir. Prairies, forêts, oliveraies, tout y révèle l'attrait de la vie pastorale, l'amour du sol, la crainte de l'invasion, le soupçon haineux de l'étranger.

Les Romains s'engagèrent dans la route facile, car celle des barbares montagnes était hostile à ces expéditions en règle sans lesquelles ils n'osaient pousser en avant leurs conquêtes. Après les Romains, l'on sait que le couloir de Taza, dépression naturelle, étroite, hérissée d'obstacles, fut l'un des plus sanglants rendez-vous de l'Afrique du Nord. Tant de fédérations guerrières s'y sont heurtées, broyées, anéanties, que les plus sagaces des historiens ont peine à mettre de l'ordre dans leur nomenclature. Ce qui fut un chaos pour la période historique dut être plus terrible encore dans les siècles sans nombre de la préhistoire. Guercif, Taourirt, Oujda, Tlemcen, Debdou, Sijilmassa, l'Ouarsenis, les Hauts Plateaux; le désert, la sebkha, le ravin, l'oued desséché, les hivers glacés, les étés brûlants, la nature hostile. Le Sahara est loin et partout il vous touche; l'alfa en est le signe précurseur; le couloir de la Moulouya en est la première amorce. Une traînée de solitude et de nudité s'épand sur Midelt, Bou Denib, Figuig, limite d'un paysage immobile et d'un peuple mouvant.

A Melilla, à Nedroma, à Tlemcen, les hommes de la mer se mêlent aux terriens pour associer leurs industries, leur urbanisme sporadique, le rythme de leurs transhumances saisonnières. Mais ceux qui ont remonté la Moulouya ont rencontré des montagnes plus hautes, des vallées plus engouffrées, des torrents tour à tour débordés et taris. Nulle part

la rivière ne trace le chemin : à gauche les longs chaînons parallèles du Djebel Iblane oriental, à droite, la dune en étages ou la daya traitresse, l'El-Haï et son éventail d'oueds errants de cuvettes en cuvettes, et les chotts destructeurs de la vie!

En avant de Missour, le haut plateau battu par les vents de la hammada se délite et nivelle les bords rocailleux de l'oued Guir et de l'oued Ziz, pour ramper sous la masse formidable du djebel Aiachi. Cette fois le Grand Atlas trace nettement à l'horizon ses puissantes arêtes et ses tables couvertes de neige. L'homme a toujours hésité à l'attaquer en masse; il s'y est engagé par fractions, avec le plus léger bagage, les impedimenta les moins encombrants. Les tribus y sont installées en de multiples forteresses; les industries y sont pour ainsi dire à l'abri de l'ingérence des produits étrangers, tout y est primitif, surtout l'instinct d'indépendance et la miséreuse cupidité du brigandage. Plus pénible encore fut la route qui, des chotts oranais et des ergs colmatés, se perd, après Figuig, dans l'immense espace des roches et des sables où l'eau se dissimule dans les profondeurs du sol en nappes souvent polluées de salpêtre et de soufre. Plus avant! C'est la loi nécessaire, puisque tout est déception autour de soi. Voici les sources fortunées, les eaux pures et fraîches sous les ombrages; hommes et bêtes s'y reposent sous les plants de palmiers que les Harratin, hôtes serviles, transportèrent jadis du Darfour ou de la Nubie. L'oasis est un présent de la nature à la condition que l'homme l'entrevoie et la féconde.

L'oasis est un carrefour de peuplades nomades; les sédentaires sont attachés par elles à cette glèbe; rarement ils sont libres, leur labeur est la forme de leur tribut. Nomades et sédentaires surpeuplent et appauvrissent l'oasis; un temps se passe, les nomades assemblent dans des greniers-citadelles le butin et les offrandes des vassaux faméliques et regagnent le désert. Combien ne sont jamais revenus, égarés par l'espace ou chassés par un intrus. De l'oued Ziz et de l'oued Gheris, ils ont contourné le djebel Sarro, découvert le Drâa dont la courbe les a guidés de la montagne perfide

vers une immensité nouvelle à leurs yeux ulcérés : la mer sans fin, impénétrable. Là, cotoyant son mystère, ils se sont séparés, suivant en sens opposé le rivage; les uns ont dépassé la Seguiat el-Hamra, les autres, par des cols faciles, ont rejoint les ruisseaux du Tazeroualt et retrouvé des pâturages, des eaux courantes et la plaine du Sous. Ils avaient dans leur parcours immense découvert la région où depuis longtemps d'autres peuplades venues en droite ligne avaient établi leur domaine.

Grande et fertile oasis du Sous, pays de rivières et de cultures. Dans les âges lointains, la verdure, les champs, les arbres, formaient sur les pentes du Deren une marqueterie joyeuse; les glaciers du Toubkal et du Siroua, l'Ouarzazat et la table géante du Ghat épandaient dans les vallées où se ravitaillaient les Gétules, la fraîcheur des eaux descendues des glaciers. Les grands nomades s'arrêtaient à cette limite, car plus au nord, ils étaient inconnus de leurs frères de race. Tant de siècles et des coutumes si diverses les séparaient, malgré le signe indéniable du langage! Les Masmouda sédentaires leur barraient obstinément la route, depuis la passe de Telouet au Tizi n'Test et aux Bibaoun. Ils se confrontèrent ainsi pendant des siècles, jusqu'au jour où chassés par des envahisseurs dont la race, la langue, la religion, tout leur était étranger, nomades et sédentaires, du *limes* romain, de l'Aurès et des Nefzaoua vinssent leur disputer la terre et l'eau.

Alors — ce fut au vii<sup>e</sup> siècle de notre ère, — se révéla cette famille antique et mystérieuse des Sanhadja au litham dont la migration explique la marche des grands migrants nomades de la préhistoire.

Tandis que s'écoulait, vers l'océan le flot humain du Ziz et du Drâa, un autre flot s'engageait vers le Sud saharien. La sebkha du Gourara, le Touat, le Grand Erg, le désert de pierre, la roche rougeâtre usée par le vent chargé de sable ou polie par le ciment millénaire qui protège encore des linéaments d'alphabet et des dessins tracés par ces mystérieux voyageurs; le Hoggar, ce bastion-réservoir dont les

rivières menaient alors aux dépressions nigériennes ou gagnaient les bassins lacustres de Biskra et les chotts tunisiens : autant de parcours familiers, dont nos plus hardis explorateurs ont peine à faire une fois la route. A côté de Figuig, les gravures rupestres de Djattou montrent ici un éléphant isolé, là un troupeau d'éléphants en marche, porteurs attitrés des provisions d'eau renouvelées à la lointaine étape et ménagée pour la traversée du pays de la soif; car le désert libyen dénonçait par endroits son indicible dénuement.

Le désert libyen! Les hommes de race blanche, venus de l'Orient et de l'Occident méditerranéens, s'y heurtèrent et s'y mêlèrent pendant tant de siècles, dans l'impérieuse ardeur qui les poussait vers l'oasis incomparable. Le Nil tenta ces primitifs, mais le désert libyen leur fut une barrière insurmontable; ce n'est qu'en bien plus tard que de nouveaux venus, familiers des choses de la mer, leur permirent par occasion, en les ravitaillant le long des côtes, d'atteindre le Delta sans espoir de retour.

Ce que l'on sait des Libyens permet de rattacher leurs origines aux races méditerranéennes : agrégat de ce que l'Italie, la Sicile, la Grèce, l'Archipel et la Crète purent déverser sur l'Afrique du Nord. Pirates de la côte, nomades pillards des régions désertiques, ils associaient des types égarés des régions nordiques aux hamidites du Liban et de la Cilicie. En général, ils constituaient un type grand, musclé; leur barbe courte et plutôt claire encadrait le visage et se terminait en pointe légèrement recourbée en avant. En Marmarique, on les appelait Tehenou, et dans la région des Syrtes Machaoua (les Maxiens des Grecs).

Dès le quatrième millénaire avant Jésus-Christ, les Libyens selivraient à un important trafic de caravanes entre les oasis et la vallée du Nil : bétail, essences aromatiques pour le repas des dieux et les morts divinisés. Sous Narmer, les Tehenou de la côte marmarique s'allierent aux Egyptiens du Delta contre les Egyptiens du Sud qui les avaient vaincus et associés comme mercenaires à leurs entreprises guerrières

en Asie. Vers 2670 avant Jésus-Christ, les Libyens envahirent l'Egypte; le bas-relief de Sahoura représente leurs chefs vaincus et fait le dénombrement invraisemblable des cent mille bœufs, des deux cent mille ânes, des moutons et des chèvres à l'avenant, tombés aux mains des vainqueurs : témoignage du moins vérifique de la prospérité de ces Berbéro-Libyens en pâturages et en troupeaux.

Depuis le massif de l'Aurès jusqu'aux approches de Siouah, et depuis le golfe des Syrtes jusqu'au delta du Nil, l'audace des nomades fut inouie, rajeunie, comme elle l'était sans cesse, par de nouveaux émigrants de la Méditerranée orientale. Vers la fin du xive siècle, sous Ramsès II, on les vit fédérés avec les Akaouacha (Achéens) des pays de la mer et les Tourcha de la mer (Etrusques), ceux-ci venus jadis avec les Sicules en Italie d'un point inconnu de la Scythie, ceux-là émigrés de la Russie centrale par le Danube en Grèce continentale. Ces terribles envahisseurs connaissaient l'art de travailler le fer; ils avaient pour le combat des épées, des armures de corps, des jambières métalliques qui font penser aux héros d'Homère<sup>1</sup>. Les Libyens, armés de sagaies et de frondes, plus agiles aux longs déplacements, menaient la bande et ravitaillaient avec leurs pirates ces barbares, les uns bronzés comme des Tartares, les autres blonds comme des Vikings. Leurs noms et ceux de leurs chefs rappellent, dit-on, ceux des Numides de l'histoire classique : Haouara, Nefzaoua, Touareg les auraient reconnus pour ancêtres.

Il n'est pas douteux qu'un courant intermittent d'invasion emporta de l'Atlas vers le Nil un certain nombre de clans berbères; cette race endurcie au climat et aux privations des longs parcours allait prendre le commandement de la masse hétéroclite rejetée par la Méditerranée sur les côtes libyennes. Ainsi de cet amalgame sortit une fédération dont le berceau fatidique fut la bordure du désert libyque.

Il y eut assurément d'autres points de rencontre mieux appropriés à un développement de civilisation dont le séden-

1. A. Moret et G. Davy, *Des clans aux empires*, pp. 194-206, 386-394.

tarisme est la condition, points de sensibilité plus raffinée, tous voisins des rivages méditerranéens : on les appellera plus tard Tanger, Ceuta, Melilla, Nedroma, Tlemcen, Alger, Bougie, Tunis, Sfax, Tripoli, et le couloir intérieur de la Marmarique. De ces points, les routes se dispersent; les oasis et les bords herbeux des oueds les rassemblent pour le ravitaillement de caravanes surprises parfois de s'y renconter; les massifs du Tibesti, du Hoggar et de l'Aurès sont autant de forteresses naturelles où l'on recueille le butin et les esclaves. Malheur à qui n'a pas un gîte sûr : l'espace illimité est le châtiment et le refuge des vaincus.

L'Afrique du Nord est, dans la préhistoire, un bloc homogène dont le Maroc ne peut être détaché que par un artifice propre à classer les documents. Mais il faut bien se garder d'employer cet artifice comme un argument en faveur de frontières qu'avant la France, ni la géographie naturelle, ni la démographie, ni même l'histoire n'ont justifiées.

Le degré de pureté ethnique d'une race est, en première ligne, fonction de son isolement géographique; ce postulat idéal ne paraît pas s'être réalisé. Les Berbères sont un composé de races méditerranéennes en partie nordiques; par les Méditerranéens orientaux et les Libyens ils accusent nettement un héritage de sang sémitique. C'est à cette conclusion qu'aboutissent dans leur ensemble les savants de l'Afrique du Nord. Leur renommée est trop modeste et leur labeur trop fécond pour qu'ils ne trouvent pas ici leur place. Dès l'année 1875, Bleicher publie ses *Recherches d'archéologie préhistorique* dans la province d'Oran et dans la partie occidentale du Maroc; Tissot, en 1876, décrit les monuments mégalithiques et les populations blondes du Maroc; Vélain révèle, en 1885, le dolmen des Beni Snassen érigé précisément dans cette région de Melilla qui est restée l'un des principaux points de sensibilité de l'Afrique du Nord. Au xx<sup>e</sup> siècle, les travaux se multiplient grâce à l'activité des Français : dans la région algéro-marocaine, vers le littoral et le couloir de Taza, Pallary, Bergasse, Pinchon, Voinot, Bourilly, Campardou; vers Tanger, les Djebala et le cap Spartel,

Biarnay, Michaux-Bellaire, Besnier, le Père Koehler; d'autres encore, Salmon, Buchet, Gentil, Icard, Petit, Siret, Joleaux. Le *Bulletin de la Société de Préhistoire du Maroc*, fondé en 1927, enrichit de ses trouvailles l'intéressante collection du musée de Casablanca; le Père Koehler institue, à l'évêché de Rabat, un cours de préhistoire et d'histoire chrétienne du Maroc. Tous, dans la rivalité des hypothèses et des opinions, s'accordent à démontrer que le Maroc et l'Europe méditerranéenne ont fraternisé dans les premières luttes de l'homme contre les fauves, dans la domestication des animaux, l'ébauche d'une société, la conception d'un au-delà.

La Chaouia à elle seule fournit des silex taillés, des grattoirs, des pointes, des hachettes, laissés par les sédentaires moustériens et acheuléens, justifiant pour leur part l'opinion d'un savant : l'Afrique à elle seule nous donnerait peut-être la clef du problème de l'homme<sup>1</sup>.

C'est probablement vers la fin du pléistocène que commença la prise de possession du Sahara sur les régions utiles. Les pluies d'hiver n'arrivèrent plus qu'à l'Atlas, et à l'époque néolithique les pluies périodiques reculèrent dans le Sahara central jusqu'au 22<sup>e</sup> parallèle. Les grands lacs sahariens se morcelèrent en chotts, sebkhas et dayas où s'attardèrent les derniers représentants de la faune antique, éléphants et crocodiles. La vie nomade fut restaurée; deux courants divergents se formèrent : les Nègres refoulés vers le Niger, et les Blancs qui refluèrent du pays des Noirs vers leurs parcours originels. On peut supposer, écrit prudemment P. Laforgue, que les hommes du Nord progressèrent vers l'Afrique moyenne, en s'adaptant au milieu modifié, et qu'ils se substituèrent lentement, dès la fin du pléistocène supérieur et au début de l'olocène aux éléments nigritiques sahariens<sup>2</sup>.

1. Dr Paul Topinard, *l'Anthropologie*, 1877.

2. P. Laforgue, *Etat actuel de nos connaissances sur la préhistoire en Afrique occidentale française*. *Hesperis*, année 1925, janv., mars.

Cf. M. Boule, *Les Hommes fossiles*, dans *Eléments de paléontologie humaine*.

L'état social de ce monde primitif nous est révélé par quelques vestiges intéressants. D'abord le langage.

La parenté berbéro-libyenne du langage est signalée jusqu'à nos jours par l'emploi de l'alphabet *tifinagh* chez les Touareg du Hoggar; elle peut être confirmée par l'inscription de la pierre d'Ain Djemaa, mise à jour près de Casablanca, en janvier 1926. Lorsque les inscriptions en caractères *tifinagh* qui recouvrent les monolithes du Hoggar, lorsque les nombreuses gravures rupestres trouvées entre Tamanrasset, Taserouk, Idelès et ailleurs auront livré leur symbolisme, l'archéologie pourra interpréter bon nombre de stèles égyptiennes relatives aux Berbéro-Libyens. « Il existe sur les rochers gréseux du Nord saharien des signes alphabétiformes accompagnant des dessins de grands animaux décrits par divers auteurs, notamment par Flamand dans les *Pierres écrites*. Ces signes..., très fortement patinés, sont contemporains des grands animaux. Ils doivent, selon les plus grandes probabilités, être rattachés au paléolithique et... tendent à confirmer la communauté de civilisation, au néolithique, des populations des rives nord et sud de la Méditerranée occidentale<sup>1</sup>. »

Il n'est pas douteux que les Libyens de la Marmarique et par eux les Berbéro-Libyens des Syrtes et du Djerid n'aient subi fortement l'influence des corsaires et des trafiquants de la Méditerranée orientale, et qu'ils n'aient transformé à leur contact le parler rudimentaire dont ils faisaient usage avec les Nègres de leur voisinage. « Le langage, qui est le fait social par excellence, dit J. Vendryès, résulte des contrats sociaux... Il en est du langage comme de toutes inventions humaines. »

Les besoins nouveaux créés par la découverte du cuivre, du bronze et du fer, transportés par les Libyens en Afrique du Nord, l'accélération des échanges sur des routes plus fréquentées et jalonnées de postes de ravitaillement, modifièrent peu à peu le langage des primitifs. Faits d'une importance énorme, dont nous ne saurions exagérer la portée.

1. *Actes du 6<sup>e</sup> Congrès de l'Institut des Hautes-Etudes marocaines*. Rabat, 1928.

S'il n'a fallu que quelques siècles pour rejeter dans des cantons reculés la langue des Celtes, sous la pression des Latins, comment la confusion d'idiomes mal assortis dans des aires imprécises de faible peuplement n'aurait-elle pas été complète après les trois ou quatre millénaires où les Berbéro-Libyens marchèrent à la tête des peuplades nord-africaines?

« Qu'est-ce que cette langue berbère qui, aujourd'hui encore, après tant de siècles écoulés, après tant de successives dominations étrangères, est parlée par des milliers d'êtres humains, sur une aire qui s'étend des confins égyptiens à l'Atlantique, du Sénégal au Niger et du Niger à la Méditerranée? Et d'où vient-elle? Question obscure entre toutes. Une seule chose paraît assurée, c'est qu'elle était l'idiome parlé par les Libyens d'autrefois, ceux qui, au deuxième millénaire avant notre ère, se heurtèrent aux Pharaons, ceux que les Grecs rencontrèrent en Cyrénaïque, les Numides et les Maures que les Carthaginois et les Romains trouvèrent devant eux<sup>1.</sup> »

Reste la question de l'alphabet, c'est-à-dire de la langue écrite, que l'incident de la *tifinagh* ne résout pas entièrement, où plutôt dont elle provoque la solution. La transcription de la phonétique par des signes conventionnels n'a pu être inventée et généralisée qu'à la suite d'un progrès d'ordre psychologique dont nous ne pouvons pas plus calculer l'importance ou les difficultés que les générations présentes n'imaginent les lents perfectionnements de la machine à vapeur ou des instruments d'optique. Assurément, sous l'influence des républiques maritimes, dès le deuxième millénaire avant Jésus-Christ, dans le contact immédiat des tribus libyques du littoral des Syrtes, l'alphabet révéla son utilité : l'inscription libyco-punique découverte à Tougga (Tunisie) en 1631, et d'autres encore, paraissent le démontrer. Mais de quel alphabet s'agit-il? « Caractères géométriques; des traits, des points, des croix, des carrés, des cercles. Aucune règle; les mots séparés les uns des autres; point de sens d'écriture, les lettres se suivent

1. H. Basset, *Essai sur la littérature des Berbères*, p. 9.

tantôt de droite, tantôt de gauche..., tantôt en ligne verticale, de bas en haut ou de haut en bas, tantôt enfin en spirale. Leur forme même n'est pas toujours très nettement indiquée.<sup>1</sup> »

Comment un alphabet si informe pouvait-il subsister? La moindre poussée venue du dehors devait l'abattre. Mais alors comment l'alphabet punique ou celui des Grecs ne put-il s'imposer aux peuples berbères, sinon parce que, à peine mêlés à la vie sociale des étrangers, les Berbères ne subirent l'influence ni de leurs marchands, ni de leurs écrivains, ni de leurs institutions, et restèrent à l'écart de tout mouvement profond des nouvelles civilisations?

Cette absence de signes alphabétiques explique l'extrême difficulté de retrouver, dans la désfiguration des noms opérée d'abord par les historiens grecs et latins, la toponymie des anciens noms berbères. Quand ces appellations apparaissent plus nombreuses sous la plume des écrivains arabes, les déformations d'une phonétique étrangère au génie berbère rendent la difficulté généralement insoluble. Enfin, les philologues et les linguistes, par une fantaisie inexplicable, adoptent trop souvent des conventions orthographiques qui n'ont rien de commun avec l'usage des Français. Ce labeur ingrat n'est pas prêt de finir.

La vie sociale des Berbères anciens nous est surtout connue par ses survivances : la sociologie s'emploie à détacher ces vestiges, et par elle le spectacle que nous offrent ces peuples attardés dans leur obscur passé décèle une analogie frappante avec ce que nous savons des Méditerranéens de la préhistoire. Au nord de l'Afrique, les fouilles nous apprennent que les indigènes enterraient leurs morts sous des tumuli ou des tombes dolméniques<sup>2</sup>. Il va sans dire que la région de Tanger est l'une des plus riches en monuments mégalithiques. Tissot, le premier, en a signalé l'existence et a réussi à en identifier plusieurs groupes, répartis dans le

1. Id. *ibid.* p. 13.

2. Pallary, *Les Temps préhistoriques au Maroc* (*Bulletin de l'Enseignement public du Maroc*, fév. 1928).

Fahç, généralement au sommet des collines. G. Salmon et Buchet, en 1904, ont observé un type spécial de sépultures sur la colline d'El Mriès, qui domine la lagune de Sidi Qâsem; ils attribuent, d'après le monument funéraire qu'ils y ont trouvé, ces monuments à l'âge de bronze. Un autre groupe de dolmens a fourni des fragments de squelettes, des poteries grossières analogues à celles que Buchet avait découvertes dans les grottes de Mediouna, des os peints à l'oxyde de fer, particularité déjà remarquée dans certaines régions de l'Europe<sup>1</sup>.

Le culte des morts fut, si l'on en croit les témoignages nombreux qui nous en restent, la forme la plus vivante de la vie religieuse. Dans la même région, Tissot a retrouvé, presque à fleur de sol, une quantité de silex et de pointes de flèches régulièrement taillés datant de la pierre polie; dans une série de grottes, de petits objets en terre cuite façonnés sur un même type, qu'on peut identifier avec de grossières images religieuses ou des attributs phalliques offerts à quelque divinité de la génération. L'une d'elles, qu'il appelle la *Caverne des Idoles*, est située sur la route des *Grottes d'Hercule*, dans une anfractuosité de la grotte d'Achaqqar, qui surplombe la mer.

Si la grotte du plateau de Marchan, à l'ouest de Tanger, a servi de sépulture pendant l'occupation romaine, de nombreux indices attestent son ancienneté. Tout est ancien, du reste, dans ce paysage reposant : la ville de Cotta, signalée par Pline, fut un centre urbain antérieur aux Carthaginois; le nom de Tingis (Tingi; Titga; Tandja) trahit pour les linguistes son origine berbéro-libyenne.

Le mythe des grottes naturelles, si étroitement associé au culte des esprits, est encore plus vivace. Le Tadla est une vieille terre des hommes; les Oumalou de l'Ombre perdent leurs origines dans des temps fabuleux. Des grottes, élargissant des cavités rocheuses, ont été aménagées en grand nombre sur la bordure presque inaccessible de falaises

1. Ch. Tissot, *Les Monuments mégalithiques et la population blonde du Maroc (1876). Recherches sur la géographie comparée de la Maurétanie tingilane (1878)*.

escarpées; le jour pénètre dans des chambres étagées par des ouvertures percées dans le roc. Celles d'Ait Said ont frappé les regards de Charles de Foucauld : « Quels ouvriers, dit-il, ont pu façonner ces étranges demeures?... A quelle race appartenaient-ils, ceux qui escaladaient les parois lisses du roc, par des chemins inconnus?... Aujourd'hui, nul ne peut y atteindre; malheur à qui tenterait de monter vers ces retraites mystérieuses, des génies en défendent l'accès, selon la crédulité populaire. » Les grottes du cap Cantin, de Mogador, de la région d'Agadir, sont à peine explorées; celles qui bordent les falaises septentrionales du Moyen Atlas, à El-Hajeb et à Imouzer, sont encore habitées. Dans le Rif, un territoire qui porte le nom des fameux Ketama conserve la tradition d'une montagne toute percée de cavernes. Il existe à Sefrou des grottes qui, vieux temples naturistes, sont le siège de cultes où musulmans et juifs de nos jours fraternisent dans une égale hétérodoxie. Dans le Zerhoun, la Grotte des Pigeons se prolonge, disent les indigènes, jusqu'au Sebou. Trois hommes intrépides résolurent un jour de l'explorer; ils brûlèrent dans ce voyage trois cruches d'huile pour s'éclairer, et consumèrent trois pièces de toile dont ils avaient fait des mèches, mais ils revinrent sans avoir rencontré le fond. Dans le Gharb, les Grottes Rouges sont flanquées de rochers que l'on appelle les Fiancés Pétrifiés, singulier châtiment d'un cortège nuptial, surpris par la pluie, et qui transforma l'abri de la grotte en un mauvais lieu. Cette légende pudique n'a guère nulle part sa réplique, surtout dans les tribus de l'Atlas. Veut-on visiter la célèbre grotte d'Imin Ifri, au nord de Demnat? Un dragon à sept têtes, terreur de la contrée, l'avait élue pour repaire; il consentit à faire trêve, moyennant le tribut annuel d'une jeune fille. L'Hercule du pays réussit à le tuer, et de son corps sortirent des milliers de vers qui se transforment en oiseaux.

Fantaisies et légendes! Histoires sans alphabet, tissées dans le riche manteau de la superstition; expressions poétiques des instincts primitifs. De nos jours, un grand nombre de fêtes locales ou régionales, de moussems, se font dans les

cavernes; leur date habituelle, dit le professeur Laoust, est au printemps, lorsque la jeune végétation sort de terre, plus rarement l'automne.

Le rite de l'incubation est répandu dans toute l'Afrique du Nord. « Les Nasamons, dit Hérodote, vont aux tombeaux de leurs ancêtres et s'endorment par-dessus après avoir prié. Ils se conforment à ce qu'ils voient en songe. Les grottes en sont les sanctuaires familiers ». L'Istikhara est une forme de l'incubation antique. Chez les Ouzguita du Goundafi, on mène les fous et les névrosés à la grotte de Lalla Taqandout, une sainte sur laquelle on n'a jamais rien su; ils y couchent trois nuits et la foule prie pour obtenir leur guérison<sup>1</sup>. Les hagiographes musulmans ont tâché de remplacer les génies naturistes des âges primitifs par des saints plus conformes aux croyances nouvelles; mais il est des cavernes où ces génies sont restés bien berbères : telle la grotte de Ghar Fatta dans l'Andjera, où les malades brûlent du benjoin et passent la nuit, encore qu'un saint à nous inconnu ait tenté de supplanter les vieux Djounou.

L'homme, dit Montaigne, forge mille plaisantes sociétés entre Dieu et lui. Rira qui voudra de la manière dont les Berbères font encore société avec Dieu; mais grâce à eux l'on peut écrire une vivante histoire des vieilles religions.

Reste à savoir ce qu'ils ont conservé de leur organisation sociale. Ici encore la comparaison s'impose entre eux, les anciens Grecs ou les Gaulois. Même conception de la tribu, groupement imposé par les conditions géographiques plus que par la communauté des ancêtres; besoin constant de justifier le contrat par la fraternité du sang. La tribu est tantôt démocratique et tantôt à forme de monarchie élue. Ici, elle est gouvernée par un chef de guerre signalé par ses exploits personnels ou par la renommée de sa famille, qui décide à quel moment, sur quel point, contre quels ennemis

1. Sur la grotte de Lalla Taqandout, Cf. Johnston, *Al-Maghreb el-Aksa*, (Journal de Tanger, 28 déc. 1901 et 14 janv. 1902). Cf. aussi Laoust, *Mots et choses berbères pour les survivances de traditions antiques au Maroc*. H. Basset, *Le Culle des grottes au Maroc*.

les hommes valides devront faire campagne; il est responsable du résultat et du partage du butin. Là, une djemaa des vieillards est chargée de l'ordre, de la salubrité du douar, de l'aménagement des pistes et des marchés, des châtiments à infliger, des fêtes à célébrer, des rites à observer, de la coutume à respecter. Le droit musulman envahit peu à peu ce domaine, mais il ne s'impose que par des concessions qui donnent à l'islamisme berbère une souplesse dont l'orthodoxie n'aura pas raison.

## CHAPITRE II

### COMMENT LE MAROC ENTRE DANS L'HISTOIRE

Le peuplement du Maroc était achevé vers le XII<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ. Les grands nomades parcouraient l'immensité des sables et des roches qui prolongent vers les Hauts Plateaux les pentes orientales du Grand Atlas, les troubant et leur imposant des tributs, faisant et défairent des confédérations guerrières depuis le Touat jusqu'à la boucle du Niger; ils s'éloignent pour longtemps de l'histoire. Les Libyens de la mer orientale trafiquaient avec l'Egypte, la Crète et la Phénicie les productions et les esclaves que leurs caravanes ramenaient des lointaines razzias dans le Darfour et le Fezzan. Les Sanhadja, les Ketama des Kabylies et de l'Aurès méridional étendaient leurs champs de parcours sur la grande voie que jalonnaient plus tard le *limes*. Les Zenata perfides et pillards, maintenus dans l'Ouarsenis et les monts de Tlemcen par la confédération sanhadja-ketamienne, disputaient aux Miknassa la route de l'ouest par Taza et celle du Sud par la Moulouya. L'histoire du Maghreb central prenait figure, tandis que le Maroc proprement dit gardait en sentinelles ses Beraber du Moyen Atlas et ses familles Masmouda du Rif, du Tamesna et du Grand Atlas.

Avant les géographes musulmans, il n'y avait bien entendu aucune de ces appellations devenues familières. L'on retrouve pourtant dans le passé pré-islamique les Gétules, reconnaissables dans les Guezoula, les Metagonitai qui seraient les Maghraoua; les Abrida (Haouara); les Roufa (Rifains)..., indices effacés des peuplades antiques.

C'est dans la région côtière des deux mers que les géo-

graphes des civilisations méditerranéennes ont pris leur revanche, et que leurs poètes ont créé les légendes qui rapprochent des mondes si divers, le monde des génies naturalistes et le monde des mythes apolliniens, le jardin des Hespérides, les fabuleux Atlantes, les colonnes d'Hercule, Antée et son royaume fortuné. Au surplus, tout y porte les marques d'une antique occupation, les menhirs et les dolmens, les grottes et les sources, les ruines des murs et des cités. Au delà du Fahç, les indigènes du Tamesna, du Tadla, du Deren ont appris des navigateurs et colons des âges lointains à régler les saisons d'après les mois solaires et à célébrer dans leurs fêtes saisonnières le culte de la terre et du dieu qui la féconde.

D'après Velleius Paterculus, la côte méridionale de l'Espagne fut régulièrement visitée par les Phéniciens, dès le XII<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ. Les Phéniciens, suivant une tradition rapportée par Procope, auraient émigré vers la Libye, sous le nom de Gergésiens, Jébuséens, etc., au temps de l'invasion de la Palestine par les Hébreux. Tigisis (Ain el-Bordj) leur devrait sa fondation; de même Gadès (Gadir; Cadix), de même Lixus, où Pline assure qu'il y avait un temple d'Hercule-Melqart plus ancien que le temple du même dieu à Gadès. Les Gadétains eurent une flotte grâce à laquelle se multiplièrent les relations avec la Méditerranée occidentale, la Sardaigne, la Sicile, la Corse; ils ajoutèrent à leurs forces maritimes des troupes de terre qui combattaient avec le royaume rival de Tartessos. De Gadès à Tingis l'on découvrit la côte, et les Gadétains la franchirent sans danger pour prendre les chargements de cuivre et les dents d'ivoire que les indigènes amenaient à la côte. Rien n'indique, cependant, que le trafic fut actif, car l'on avait alors plus besoin d'étain que de cuivre, et le Maroc n'avait pas de mines d'étain. Cette infériorité limitait les rapports à la zone agricole, laissant les montagnards dans leur redoutable isolement.

Qu'était alors Tingis, ce poste merveilleux que la carte d'Hécatée de Milet accompagne du titre de ville libyenne? D'après une tradition obscure, les Phéniciens chassés par

les Hébreux s'y seraient installés auprès d'une population indigène. Tout ce que l'on sait de son passé concourt à lui donner un caractère libyco-phénicien. Il est à croire que les Grecs qui fréquentaient, à partir du XI<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, les côtes de Sicile, de Sardaigne et d'Espagne, eurent ça et là des colonisateurs de l'Afrique du Nord à l'époque où l'on place le périple d'Ulysse; Thymiaterion sur la côte atlantique leur doit peut-être son origine.

C'est en 814-813 que des émigrants tyriens fondèrent Carthage. Modestes furent leurs débuts dans une région fertile et déjà surpeuplée. Allaient-ils chercher à attaquer? Leur petit nombre le leur interdisait. Se défendre? Ils s'épuiseraient dans de vains efforts. Négocier? C'était leur meilleure chance, car ils possédaient des secrets dont leurs voisins seraient curieux, et des navires qui étaleraient à leurs regards surpris les richesses de peuples moins incultes. Les Carthaginois furent donc par nécessité des diplomates et des marchands : au temps de leur prospérité ils en gardèrent le caractère. Ils gagnèrent la confiance de populations soupçonneuses; ils les attirèrent vers un centre urbain qui les éblouit par la variété de ses métiers, de ses industries, de ses boutiques; ils échangèrent ces nouveautés avec les céréales, les fruits, les laines, les matières premières dont ils manquaient, l'or, l'ivoire, les esclaves. Carthage resta longtemps une ville ouverte, son influence n'en fut que plus subtile et plus assurée parmi les peuplades qu'elle fascinait. Peu à peu sa zone effective de pénétration devint une limite de protection qu'il fallut fortifier, non par un *limes* pareil à celui des Romains, mais par un réseau de tribus fidèles, capables de fournir contre les pillards du désert ou les agresseurs venus de la mer, des troupes manœuvrières, des groupes mobiles et rapides de cavaliers. L'œuvre réussit d'autant mieux que, le commerce aidant, la langue punique s'étendit sur le rivage, de Carthage à Gabès, de Tingis à Bougie, gagnant l'arrière-pays jusqu'aux chotts du Djerid et aux premiers contreforts de l'Aurès. La politique de Carthage fit une très petite place aux Berbéro-

Libyens qu'elle maintint dans la Tripolitaine; ainsi fut fondée cette colonie si vivace pendant près de dix siècles, et qui a sa place spéciale dans l'histoire de l'Afrique du Nord : on l'appellera Africa, puis Ifrikiya. Ce mot, n'en déplaise à Ibn Khaldoun et aux auteurs arabes, n'a rien à voir avec un certain Ifrikos inventé pour les besoins de la thèse des origines arabes des peuples berbères et la justification de généalogies fantaisistes.

Les dangers pour Carthage se révélèrent à partir du v<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ. Entre 475 et 450, les Carthaginois livrèrent plusieurs combats aux Numides et aux Maures. La Numidie fut à son origine une confédération de tribus presque entièrement composée de Sanhadja; soutenue par Rome, elle a causé la chute de la république punique. Le plus illustre de ses rois, Massinissa, tenta le premier de réaliser l'unité du Maghreb; mais trop fidèlement associé à la politique du Sénat romain, il confondit sécurité et indépendance. La Numidie joua un rôle prépondérant sous Jugurtha; ses limites atteignaient alors la Moulouya, englobant une partie de ce que l'on appela les provinces maurétaniennes. Puis survint une éclipse, lorsque Bocchus (ou Bokkus), ayant trahi Jugurtha, reçut avec la Maurétanie occidentale la Numidie sétifienne, réduisant d'un tiers la Numidie ancienne. Deux autres rois, Yarbas luttant contre Pompée, Bogud I<sup>er</sup> recevant de César, en récompense, la Maurétanie sétifienne qui s'étendait au sud de Bougie et du massif de Kabylie, commandant la route du Hodna et de l'Aurès vers Biskra, tels sont les témoignages les plus sûrs que l'on puisse invoquer pour distinguer les Numides des Maures avant l'annexion du pays par Rome. Les Maures formaient une confédération de tribus établies au sud-ouest de l'Ifrikiya, se développant jusqu'aux côtes tangéroises, par conséquent plus éloignées de l'ancienne province carthaginoise et des courants civilisateurs. Les Romains réservent le nom de Maures aux tribus établies entre Cirta et Tanger, sans limites déterminées au Sud; les intérêts de leur administration leur feront distinguer deux Maurétanies, la Césarienne et la Tingitane.

De la Numidie allait surgir une race sédentaire et urbaine, riche en terres cultivées, en villes de plaisance, attachant un monde de colons et d'esclaves à l'irrigation, à la culture des céréales et des arbres fruitiers, dont après les Romains, les Byzantins et les Arabes épouseront les ressources. La Numidie et l'Afrique, ces greniers de Rome, seront convoitées par tous les envahisseurs, mais ils n'apporteront avec eux que la ruine.

Derrière les Numides et les Maures s'étendaient les régions désertiques fréquentées des seuls nomades libyens et berbéro-libyens. Rompus à la fatigue, aux privations, toujours à l'affût d'un coup de main ou d'une fructueuse razzia, ceux-ci avaient besoin de se déplacer rapidement; vers la fin du II<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, ils reçurent par la Cyrénïque l'auxiliaire incomparable de leur vie aventureuse, le chameau. On en élevait des milliers du côté de Leptis, avant les guerres puniques; Hannibal en tira un excellent parti, surtout en Espagne. Les Almoravides en inondèrent la Bétique, lors de leur première invasion. Adversaires insaisissables, les nomades chameliers pillaien les caravanes, paralysaient le commerce intérieur, isolaien les populations des centres urbains et faisaient le désert en avant du Sahara : c'étaient les Gétules.

La mer restait libre, et, malgré ses dangers, les Carthaginois la transformèrent en une route fréquentée jusqu'à Tingis et au Maroc océanique. La zone tangéroise s'étendit d'un côté vers Volubilis jusqu'aux bourgades indigènes de Fès et de Sefrou, d'un autre côté vers Lixus et Sala, à l'embouchure du Bou Regreg. Il y a de fortes chances pour que les marchands phéniciens aient choisi, sur le bord de ce fleuve, le premier point d'eau qu'on y rencontre... Quoi qu'il en soit, il est très probable que la Sala romaine succéda à une cité punique assez importante, puisqu'on a pu lui attribuer avec vraisemblance quelques monnaies<sup>1</sup>.

Le témoignage le plus précieux de l'activité des Carthaginois au Maroc est le récit du périple de Hannon, dont une

1. H. Basset et Lévi-Provençal, *Chella, une nécropole mérinide*, pp. 3 et 4.

traduction grecque postérieure de plusieurs siècles semble avoir conservé la valeur originale. Vers l'an 530, « il parut bon aux Carthaginois que Hannon naviguât en dehors des Colonnes d'Hercule et fondât des villes de Libyco-Phéniciens ». Ce début nous renseigne sur la composition de la colonie. Hannon partit avec cinquante vaisseaux à cinquante rames, une multitude d'hommes et de femmes, au nombre d'environ trente mille, des vivres et des objets nécessaires à une longue et coûteuse expédition. Trente mille passagers sur cinquante vaisseaux de la taille de ceux de cette époque! L'un des deux chiffres est erroné. La flotte après avoir doublé les Colonnes d'Hercule, débarqua un premier groupe de colons à l'embouchure du Sebou, à Thymiateron (Mehdia). De là, l'on fit voile sur Soloeis, promontoire libyque couvert d'arbres. L'on retrouve la mention de Soloeis dans le périple chargé d'erreurs de Scylax; le Perse Satrapès (vers 470 av. J.-C.), envoyé par son cousin Xerxès alors maître de Tyr, doubla lui aussi le Soloeis. Les interprètes y reconnaissent en général le cap Cantin; cependant l'on n'y a retrouvé aucun vestige du sanctuaire de Poseidon que Hannon fit édifier.

« De Soloeis, continue le narrateur, nous naviguâmes dans la direction du soleil levant, pendant une demi-journée, après laquelle nous arrivâmes à une lagune située non loin de la mer, couverte de roseaux abondants et élevés; des éléphants et d'autres animaux y paissaient en grand nombre ». La lagune n'a pas été identifiée, et ne saurait être la Seguiat el-Hamra que les navires modernes auraient peine à gagner en un jour. Quant à la direction Est prise par la flotte, l'erreur d'orientation n'a été corrigée que par les Portugais. Pour Ibn Khaldoun et Léon l'Africain, comme pour Hannon, la côte marocaine, passé le cap Cantin, s'incurvait d'Occident en Orient.

« Après avoir dépassé cette lagune et navigué pendant une journée, nous fondâmes sur la mer des colonies appelées le Mur Carien, Gittè, Acra, Melitta et Arambys. Etant partis de là, nous arrivâmes au grand fleuve Lixos, qui vient de la Libye. Sur ses rives, des nomades, les Lixites, faisaient

paître leurs troupeaux. Au-dessus d'eux vivaient des Ethiopiens inhospitaliers, habitant une terre pleine de bêtes féroces, traversée par de hautes montagnes, d'où sort, dit-on, le Lixos. On dit qu'autour de ces montagnes vivent des hommes d'un aspect particulier, les Troglodytes; les Lixites disent d'eux qu'ils sont plus rapides à la course que des chevaux. »

Le récit ajoute que les Carthaginois prirent des interprètes chez les Lixites.

Des cinq colonies mentionnées dans ce passage, trois au moins portent des noms traduits en grec et par conséquent impossibles à identifier. Le seul qui reparaît chez les historiens, affublé d'un nom grec est Melitta, que rappelle Hécatée de Milet cité par Etienne de Byzacène. Cette ville serait située entre le cap Cantin et l'oued Draa; le fleuve Lixos serait probablement l'oued Draa lui-même dont le lit, de nos jours, est presque complètement à sec à son embouchure. Quelques interprètes placent les Lixites dans la région de Mogador. Ce qui est remarquable, c'est l'aptitude des indigènes de ces régions à comprendre soit la langue punique, soit plutôt le berbéro-libyen que parlaient la plupart des passagers. Assurément la fortune de la langue punique fut honorable : langue officielle des rois numides, on la gravait sur les monnaies jusque sous le règne de Juba I<sup>er</sup>, c'est-à-dire quelque cinquante ans avant l'ère chrétienne; on la parlait à Bone et en Tunisie du temps de saint Augustin. Il est néanmoins surprenant qu'elle ait été assez familière aux Lixites pour que Hannon pût trouver parmi eux des gens capables de s'exprimer dans les deux langues. Les Carthaginois avaient donc avant Hannon dans ces pays des comptoirs où le berbéro-libyen était pratiqué. Ainsi la zone linguistique du berbère s'étendait au ve siècle avant notre ère à l'embouchure du Draa, qui sert à peu près de limite au Maroc actuel.

Les Carthaginois étaient en trop petit nombre pour fonder de lointaines colonies et pour les alimenter; ils installèrent surtout des comptoirs, à proximité des voies naturelles de

transport; leurs navires en assuraient la liaison avec la métropole et maintenaient sa supériorité commerciale. Dans leur rivalité avec les Grecs, ils évitaient les conflits armés, même en Sicile où le voisinage de ces deux peuples maritimes aurait pu faire éclater des contestations redoutables. Les victoires d'Alexandre portèrent un coup mortel à l'expansion carthaginoise en Orient et en Egypte; leur effort tendit désormais vers l'Afrique et l'Espagne. Au Maroc, Tanger garde dans ses ruines trop dévastées des tombeaux, des monnaies puniques de l'époque carthaginoise; à Lixus, sous des murs romains, on a trouvé d'anciens murs puniques; de même à Chella, de même à Melilla, qui s'appelait alors Rusaddir. L'Afrique doit à Carthage la culture de l'olivier et la fabrication de l'huile; l'exploitation du cuivre à quelque distance de Beni Mellal, dont le sol est encombré de scories, leur est peut-être contemporaine. Ils firent traquer les éléphants par les indigènes, pour l'ivoire dont ils faisaient un grand commerce. Leur principale route commerciale vers le pays des Noirs, comme plus tard pour les Romains, fut la grande voie naturelle qui rejoint Tripoli, le Hoggar et l'Afrique équatoriale. Ils recrutèrent en masse pour leurs expéditions des soldats indigènes; les Gétules leur fournissaient d'excellents cavaliers. Enfin, ils importèrent au loin le culte de leurs divinités, en particulier celui de Melqart, et bon nombre de rites magiques dont les superstitions des Berbères gardent de nos jours les formules inexplicquées.

Rome recueillit cet héritage. Lorsque l'empire d'Alexandre se disloqua, la Grèce épuisée ne put pas soutenir dans la Méditerranée occidentale son rôle séculaire auprès des Carthaginois. Les Romains, dans leurs guerres avec les Samnites, précipitèrent la décadence des cités de la Grande Grèce et, malgré l'intervention de Pyrrhus, ils y établirent leur domination. Ce fut leur premier contact avec la mer. De la Grande Grèce en Sicile, il n'y avait pour eux d'autre obstacle que Carthage, maîtresse d'une partie de cette île. Pour en chasser leurs rivaux, les Romains entreprirent la

première guerre punique : l'issue leur en fut favorable (264-262 av. J.-C.).

Du même coup Rome se créa une flotte capable de se mesurer avec la seule rivale qu'elle rencontrât dans ces parages; ses armées plus homogènes, plus disciplinées, mieux armées prirent pied dans le nord de l'Espagne jusqu'à l'Ebre. L'empire punique touchait à une catastrophe. Hannibal tenta de le sauver, mais la seconde guerre punique s'acheva par le triomphe des armés et des flottes romaines (218). Les Carthaginois quittèrent définitivement l'Espagne (208).

Le contre-coup de ces désastres retentit parmi les Africains. Rien de leur côté n'avait été préparé pour tirer parti de la défaite de Carthage : le prestige de Rome les éblouit. A la faveur de la paix punique, de vastes confédérations s'étaient formées dans le pays, mais, par un des effets coutumiers dans l'histoire des Berbères, leur puissance ne se révéla que pour soutenir des partis étrangers. L'Algérie occidentale et le Maroc méditerranéen obéissaient alors à Syphax, roi des Massisyles; Rachgoun, port de Tlemcen, lui appartenait, et son lieutenant Bokkar résidait à Tanger. Syphax se déclara l'allié de Carthage. Plus éloigné de cette métropole, il en connaissait sans doute moins la faiblesse que Massinissa, roi des Massyles, tribus de la Numidie. La guerre tourna à l'avantage de Massinissa, allié des Romains. Syphax fut fait prisonnier (202) et Bokkar devint le vassal du vainqueur. « Massinissa, dit St. Gsell, rêva d'être pour la civilisation punique ce que le Macédonien Alexandre avait été pour l'hellénisme. » Il établit sa capitale à Cirta (Constantine) et inaugura la politique des *reges inservientes* chère au Sénat romain. Rome parut s'en contenter pendant la première période de son occupation en Afrique. Cette période commence à la mort de Massinissa (148 av. J.-C.) pour s'achever en l'année 42 après Jésus-Christ; elle dura près de deux siècles.

Micipsa, fils de Massinissa, terrorisé par la chute de Carthage, survenue deux ans après la mort de son père, laissa les Romains organiser leur conquête et aménager les ports

depuis Hippone jusqu'à Sfax, s'établir solidement dans quelques places de sûreté au sud de la Medjerda. Rome lui abandonna le reste, pourvu qu'il se montrât docile. Il fut pendant tout son règne un allié fidèle (148-118). Son royaume de Numidie s'étendait jusqu'à la Moulouya; des Juifs et des Grecs s'installaient dans les ports; des banquiers italiens faisaient, à Cirta, l'échange des monnaies; l'agriculture se développait et le blé exporté servait à nourrir la plèbe de Rome; des fortunes foncières se faisaient et se défaisaient; la transformation sociale était complète.

De l'autre côté de la Moulouya, les confédérations berbères se groupaient autour de chefs soucieux, semble-t-il, de maintenir la paix avec cette Rome dont la force éclatait, en Numidie, sur la côte, dans la voisine Espagne; elles allaient bientôt se grouper autour de Bocchus.

En Numidie, Jugurtha, débarrassé par le crime de ses deux cousins, Adherbal et Hiempsal, fils de Micipsa, reprit le grand rêve de Massinissa, avec en plus celui de l'indépendance. Appelé à Rome pour se justifier, il en repartit, plus désireux que jamais de se dégager de la tutelle de cette « ville à vendre ». Salluste a raconté les péripéties de la lutte : vaincu au Muthul, Jugurtha s'enfuit dans le Sud, recrute des partisans chez les Gétules et les montagnards de l'Aurès. Marius le bat et le poursuit jusqu'à la Moulouya, ainsi que son allié Bocchus. La trahison de Bocchus mit fin à la guerre. Jugurtha prisonnier fut emmené à Rome, et Bocchus ajouta au Maroc septentrional la Numidie jusqu'au delà d'Alger (105 av. J.-C.). La province de Constantine fut laissée à des princes de la famille de Massinissa.

A partir de ce moment, l'histoire du Maroc se confond avec celle de Tanger et de son arrière-pays. Le règne de Bocchus ne fut pas pacifique; des rivaux s'insurgèrent contre lui. Il est certain qu'en l'année 82, au temps de la guerre de Sertorius, les environs de Tanger et Tanger même appartenaient à un prince indigène, Ascalis, que Plutarque ne décrit pas du titre de roi, mais présente comme le fils d'un certain Iphtas, dont Salluste semble faire un roi. Ni Bocchus, ni Ascalis n'abandonnèrent la cause de Rome,

représentée alors par Sylla luttant contre Sertorius et ses Espagnols. Sertorius réussit un moment à battre leurs troupes; il enleva même d'assaut Tanger où il capture Ascalis et sa famille, puis repassa en Espagne, laissant la souveraineté de Tanger à Bocchus qu'une nouvelle trahison n'avait pas fait hésiter.

Bocchus mort (80 av. J.-C.), Bogud et Bocchus II se partagent son royaume; Bogud garde la partie occidentale avec Tanger pour capitale, qui prend, d'après les auteurs latins, le nom de Bogudiana. La période confuse qui suit ne permet pas de dégager les Bogud et les Bocchus; elle n'en est pas moins trop associée à l'histoire de Rome pour qu'il soit permis de la passer sous silence. Bogud I<sup>er</sup> est donné comme ayant soutenu Pompée contre le roi de Numidie, Yarbas; un Bogud, partisan de César, passe avec lui en Espagne (48-45 av. J.-C.), ne se dégage pas à temps de l'alliance avec l'ancien lieutenant du dictateur, le triumvir Marc-Antoine; il commet l'imprudence de s'en aller combattre le légat d'Octave en Espagne ultérieure et, pour sa punition, perd ses Etats (41-40). En 38, Bocchus II s'empare des Etats du césarien Bogud et en reçoit l'investiture; la même année, Tanger se constitue en république ou, pour mieux dire, accepte le régime municipal institué par Rome. Bogud, sans royaume et sans ressources, s'enfuit à Alexandrie auprès d'Antoine; fait prisonnier à Méthone par Agrippa, il est décapité (31 av. J.-C.).

Bocchus II réalisa l'unité de la Maurétanie, sauf la république de Tanger; il se déclara vassal de Rome et mourut sans héritiers (27 av. J.-C.). Octave devint alors le maître du pays et le garda à sa discrétion, sans toutefois le fondre dans l'empire. Il releva le royaume (25 av. J.-C.) au profit de Juba II, fils du pompéien Juba I<sup>er</sup>, roi de Numidie, le vaincu de Thapsus. Celui-ci est le plus parfait modèle de l'influence romaine sur une âme berbère : élevé à Rome, helléniste, savant, littérateur et historien, épris de progrès, docile sous la main de ses protecteurs, il se montra plus soucieux de doter ses provinces d'un régime de protectorat diligent que de les réduire tout de suite, comme la Numidie, à la

condition de possession romaine. Caesarea, l'ancienne Iol, fut la capitale de son Etat; la Maurétanie césarienne fut la récompense de sa politique avisée et conciliante.

A la mort de Juba II, son fils Ptolémée, petit-fils par sa mère d'Antoine et de Cléopâtre, lui succéda (19 ap. J.-C.). L'Orient l'avait amolli : une cour somptueuse, des esclaves sans nombre, de riches étoffes, des tapis moelleux, des bijoux précieux déployèrent sa magnificence et ses prodigalités dans la rude et simple Maurétanie. Il n'est pas dit que ses peuples y trouvassent à redire, car son règne fut paisible, jusqu'au jour où venu à Rome pour rehausser l'éclat d'une fête impériale, il déploya un tel apparat que Caligula s'en offusqua et le fit étrangler (42 ap. J.-C.). Peut-être avait-on de plus graves reproches à lui adresser. Il avait, quelque quinze ans plus tôt, favorisé la révolte du berbère Tacfarinas, transfuge des légions romaines, qu'avaient rallié les Musulanes de la région de Tebessa et des bandes pillardes de Gétules. Il est probable que Rome, engagée dans la politique d'annexion, voulait établir enfin, en se débarrassant de lui, la jonction du Maroc et de la Maurétanie césarienne.

Sa mort ne resta pas sans provoquer les résultats attendus : ses anciens sujets se révoltèrent sous les ordres d'Edémone, et la révolte aboutit à l'annexion complète des deux Maurétanies.

La seconde période de l'occupation romaine commençait ; ce fut la plus célèbre.

Le triomphe de Rome ne passa pas inaperçu. Parmi les villes déjà fondées ou embellies par la conquête, Babba, dans l'Ouezzan, Zilis (Açila) sur l'Atlantique, Banasa (Sidi Ali bou Djnoun) et Volubilis : cette dernière surpassant ses rivales. Marcus Valerius Severus, un Berbère romanisé qui avait brillamment réprimé Edémone, et chef de cette dernière ville, obtint sous Claude (41-54) des avantages pour ses concitoyens, notamment le droit de cité et celui de s'allier à des étrangères (femmes indigènes) par un mariage reconnu valide. Ce Severus, romain de fraîche date, avait pour père Bostar, un Carthaginois ou Phénicien d'origine;

sa femme, Fabia Bira, avait elle-même pour père un Berbère appelé Izeltha<sup>1</sup>. L'on a relevé l'inscription écrite à la base de la statue de Severus, face à la tribune aux harangues. Il fallait à ce personnage, pour recevoir tant de priviléges de son vivant et tant d'honneurs après sa mort, que ses services dans la répression d'Edemone eussent produit pour la pacification de la Tingitane un effet considérable. Par le fait la paix romaine n'eut jamais sérieusement troublée dans cette province pendant près de deux siècles (40-238).

La Tingitane n'eut pas l'honneur, comme l'Afrique du Nord, d'être administrée par un proconsul, ni comme la Numidie par un légat à titre de propriétaire : elle reçut un simple *procurator* choisi parmi les chevaliers, comme la Césarienne sa voisine. Du moins celle-ci eut-elle le privilège, si c'en était un, d'être le siège de la III<sup>e</sup> légion Augusta; sa position, face au désert, imposait une sérieuse défense contre les nomades. Il n'en était pas de même de la Tingitane qui terminait sur la Méditerranée un immense arrière-pays adonné à l'agriculture et à l'élevage des troupeaux, et que surveillaient les garnisons de la calme Bétique.

La Tingitane n'eut que des corps détachés, auxquels on adjoignit de nombreux auxiliaires, équipés et disciplinés à la romaine, commandés soit par des généraux romains, soit par des chefs nés dans les camps et depuis longtemps romanisés. L'occupation romaine consista, en somme, à faire imposer la paix romaine par les Berbères romanisés aux Berbères non-romanisés.

Les inscriptions nous apprennent qu'un grand nombre de tribus n'étaient pas administrées directement par des fonctionnaires romains, mais par des chefs indigènes relevant du gouverneur, choisis parmi les notables signalés par leur fidélité. Ils avaient le titre de *principes* et de *reguli*, et pour insignes le bâton d'ivoire et le manteau rouge, marques publiques de leur investiture.

Une seule révolte est signalée dans les premières années

1. L. Chatelain, *Une Visite aux fouilles de Volubilis*, p. 4. — Id., *Inscriptions et fragments (Hesperis*, t. I, 1921).

de cette période, encore eut-elle pour théâtre la région excentrique du Moyen Atlas et les confins de la Haute Moulouya. Si les Berbères de la plaine avaient tant soit peu fait obstacle au passage de cette expédition, c'en était fait d'une armée assez téméraire pour s'engager dans ces monts ardu et ces défilés inextricables. L'affaire fut, au contraire, couronnée de succès. Sous le règne de Claude, deux corps expéditionnaires, l'un syrien, l'autre espagnol, sous le commandement de Suetonius Paulinus quittèrent Volubilis et prirent la direction de l'Est, par Meknès, Sefrou, et les Beni M'Guild. Pline l'Ancien, encore ému de la joie qui éclata dans Rome à la nouvelle de ce succès, en a donné un récit détaillé et captivant : les révoltés furent rejetés au delà des montagnes jusqu'à l'oued Ghir, « solitudes couvertes d'une poussière noire, d'où surgissent ça et là des roches qui semblent brûlées par le feu. »

Bien que la ville municipale de Tingis fût la capitale du Maroc romain, Volubilis ne tarda pas à en devenir le centre le plus actif et le plus florissant. La ville, située sur l'arête terminale d'un contrefort du Zerhoun couronné d'oliviers, est l'Oulili (ou Aoulili) des Arabes, la Guabli de Léon l'Africain, la Tasilit de Marmol; les indigènes du pays appellent encore ces ruines Qsar Fer'oûn (le Château de Pharaon), sans doute en souvenir des tribus tripolitaines ou berbéro-libyennes — Aouraba et autres — qui vinrent s'y réfugier, lorsque déferla en Afrique la première vague des Musulmans. La tribu la plus proche, celle des Baquates (plus tard Berghouata)<sup>1</sup>, bien connue par son ardeur belliqueuse, fit alliance avec le praeses de Tingitane, comme en témoigne

1. Cette identité des Baquates avec les Berghouata nous paraît justifiée par un passage de la revue *Hesperis*, 1926, p. 48, et par un autre passage de *Villes et tribus du Maroc, Casablanca et les Chaouia*, t. I, p. 116, où il est dit : « Leur nom (Berghouata) rappelle vaguement ceux des peuplades de l'antiquité grecque et latine : Bacuatai, Bacavates, Bacuates de l'*Itinéraire d'Antonin*, et Mauri Bacuates de l'*Anonyme de Vérone*. » L'*Itinéraire d'Anionin* écrit : « A Tingi Mauretania, id est ubi Bacuates et Macenites barbari morantur ». Il est vraisemblable que les Macenites sont les Masmouda; la toponymie de ces régions ne leur est pas étrangère. Des Masmouda sont situés aux sources de l'oued Mda, entre El-Aarba du Gharb et Ouezzan.

une inscription; la grande confédération autochtone des Masmouda fut, par eux, en rapports de commerce et d'amitié avec le monde romain.

Les fouilles de Volubilis sont inachevées; telles qu'elles, elles couvrent une aire de cinq kilomètres de pourtour et de deux kilomètres et demi de long, capable de contenir une population urbaine de 15 à 20.000 habitants. Déjà prospère sous les Césars et les Antonins, Volubilis prit un grand développement sous Septime-Sévère l'Africain, qui probablement la visita et à qui fut dédié l'arc de triomphe imposant qui domine les ruines. Gordien III y vint à son tour, paraît-il, et s'y fit construire un admirable palais orné de bains dont il ne reste plus actuellement que deux tronçons groupés autour d'un bassin.

Les bourgeois et les commerçants de la ville habitaient des maisons confortables dont il reste la Maison aux colonnes, des atriums, des bassins, des portiques, des fresques et des mosaïques. L'industrie paraît avoir consisté surtout dans la fabrication de l'huile, comme en témoignent plus de vingt pressoirs actuellement reconnus. L'art qui est le principal indice de l'aisance et du goût, est représenté par des œuvres capitales : une très belle Vénus, une tête de jeune Berbère en marbre blanc, le chien de bronze, l'admirable éphèbe à cheval dont la monture a disparu, et le Dionysos attribué à l'école de Praxitèle.

La tâche des archéologues, au Maroc, est féconde; leur sagacité et leurs efforts ont déjà obtenu d'étonnantes résultats. Ad Mercuri, très nettement vu par Sir Drummond Hay en 1842, attend de nouvelles fouilles. Entre Tingis et Ad Mercuri, Ain Bellita dont le nom latin n'est pas identifié, offre l'amorce de quatre ponts, un poste militaire et d'autres vestiges. Lixus, depuis les Phéniciens, demeura fréquenté et n'a pas encore révélé toutes ses richesses : elle reçut de Claude, comme Tanger, le nom de Traducta Julia; Babba Julia Campestris; Banasa Julia Colonia, érigée en municipie sous Auguste; Chella ou Sala<sup>1</sup>; Ad Mercurios, à quelque

1. Au cours de ses fouilles à Chella (Sala), en 1930, M. L. Chatelain, chef du Service des Antiquités du Maroc, a découvert deux inscriptions : un décret

distance de l'embouchure du Bou Regreg; Tabernae, avec son enceinte d'un kilomètre de tour; Zilis (Arzila), léguée par les Phéniciens et qui fut le municipé appelé Colonia Augusti Julia Constatia Zilis; Tocolosida, construite sous les Sévères; Oppidum Novum; Rira, dont les restes et en particulier une mosaïque à composition décorative (une rareté dans le Maroc romain) permettent d'attendre de précieuses surprises; Souk el Arba de Sidi Sliman; Bou Hellou; Anosseur, au sud de Sefrou, fondé probablement pendant l'expédition de Suetonius Paulinus; Gilda; Prisciana, dans les montagnes des Fichtala du djebel Amergou. Ce n'est pas tout. Si l'on pouvait dire du temps de Mela : « Opulentissimae habentur a mari Gilda, Volubilis, Prisciana », ces villes et leurs pareilles étaient encore plus opulentes sous Hadrien, l'empereur espagnol qui remplaça par le patriotisme le plus éclairé et la culture la plus latine l'honneur de naître Romain. Hadrien, infatigable voyageur ; visita deux fois l'Afrique, passant en revue les garnisons, revisant les listes d'impôts, établissant de nouveaux colons. La même prospérité dut régner sous Septime-Sévère, l'empereur africain, né à Leptis, plus oriental que latin, dont l'éclectisme fit éléver des statues à Hannibal. A l'autre extrémité du Maroc, Rusaddir (Melilla), Tiaret, Tlemcen, Lalla Marnia, dans la Maurétanie césarienne, exerçaient, sous l'impulsion de Caesarea et des grands centres du *limes* romain, une influence pacifiante sur les nomades turbulents des plateaux et sur les Gétules, incorrigibles vagabonds du désert. Il n'est pas jusqu'à la région de Sijilmassa où l'on ne découvre des vestiges de Rome conquérante. Nous savons que sous le règne de Claude, Suetonius Paulinus poussa jusqu'au Guir; si nous connaissons à peu près exactement le parcours du *limes*, l'histoire est très indécise pour circonscrire la zone d'influence de l'empire. Les vestiges découverts à Sijilmassa rendent apparente cette influence; il y aurait, au témoignage des Tafilaliens, un puits bâti

de 144 ap. J.-C. pour l'érection d'un monument à un patron du municipé de Sala, et la liste des édiles de ce municipé qui votèrent cet hommage.

de maçonnerie fine et résistante, construit dans l'oued, auquel on accède par des gradins faits de pierre taillée, et dont ils n'attribuent l'honneur ni aux Arabes ni aux Berbères. A Boroudj, ils signalent une fontaine et un aqueduc en maçonnerie, et des vestiges de murs anciens faits de brique et de chaux. Les indigènes prétendent avoir retrouvé sur le djebel Erfoud des restes d'occupation romaine<sup>1</sup>.

Si l'on en croit les habitants du Tadla, les traces seraient nombreuses du passage des Romains et de l'influence exercée sur leurs ancêtres par les Berbères romanisés. Ce qu'il faut en retenir, c'est que la renommée de Rome, accrue de l'activité des villes et des grands marchés régionaux qu'elle établissait, son souci de développer l'agriculture et les forêts, ses merveilleux travaux d'irrigation, ont trop frappé l'imagination de ces peuples pour que les faits eux-mêmes n'en aient pas instauré la légende.

Les villes romaines étaient reliées entre elles par un réseau de routes ou de pistes, les unes carrossables, les autres susceptibles de fournir un passage commode aux soldats en campagne, aux cavaliers et aux caravanès de chameaux. Au Maroc, à part le tronçon commun qui menait de Tingis à Ain Bellita (Ad Mercuri), les routes paraissent n'avoir été que des pistes plus ou moins entretenuées. D'Ain Bellita se détachaient deux voies importantes : la première suivait la côte par Zilis, Tabernae, Frigidae, rejoignait le Sebou à Banassa, le franchissait vers Kenitra, avec une amorce sur Thymiatherion, arrivait à Sala et s'arrêtait à Ad Mercurios au delà du Bou Regreg, établissant le contact avec les tribus du Tamesna; la seconde, par Ad Novas (Sidi el-Yemeni), Oppidum Novum (Ksar el-Kebir), Tremulae (Basra), Vopisciana (Djebel Kort), Gilda (Beni Mesgilda), Aquae Dacicae (Ain el-Kibou), atteignait Volubilis. Cette ville, à son tour, devenait un centre routier vers le Sud, par Anosseur, et vers l'Est, par le Saïs, Fès et la région de Taza pour rejoindre la Moulouya et la Maurétanie césarienne. La région du Rif

1. Bassac, *Notes sur le Tafilalat et le Ziz* (Bull. de la Soc. de Géogr. d'Alger et de l'Afr. du N.), 3<sup>e</sup> trim. 1919.

était à peu près isolée du trafic; la voie côtière y suppléait, de Portus Divini à Septa (Ceuta) et à Tanger.

Des stations fortifiées protégeaient les routes. L'on peut assurer qu'au II<sup>e</sup> siècle de notre ère, les troupes régulières ne comptèrent que des indigènes; les *ex castris*, fils de soldats mariés dans les camps avec des femmes indigènes, élevés dans les camps et enrégimentés dès leur enfance, représenterent l'élément militaire le plus considérable et le plus sûr. Septime-Sévère transforma certaines catégories de soldats en groupes armés de profession héréditaire. Tant que le prestige de l'Empire put en imposer aux insoumis du voisinage, et que les troupes furent soutenues par des cadres fortement romanisés, ce mode de recrutement ne manifesta pas ses désavantages; mais l'éclipse du Bas-Empire ruina ce prestige; les cadres furent empruntés à des officiers de toutes nationalités; les généraux eux-mêmes furent presque toujours étrangers au pays. Alors les troupes pactisèrent avec les indigènes, prenant part avec eux à la révolte et au pillage. Cette situation s'aggrava du fait de l'emploi généralisé des goums, placés sous les ordres des *Praefecti gentium* ou de leurs lieutenants, et qui donnaient le moyen, le cas échéant, de doubler les effectifs. La défection des goums créa dans l'empire de vastes zones, généralement proches du *limes* et quelquefois le débordant en avant-gardes; elle enrichit les barbares d'unités habitués au commandement, capables de fournir des chefs et de lutter contre les troupes romaines avec plus de méthode et un armement moins rudimentaire.

Le *limes* lui-même n'eut d'efficacité que par la valeur des troupes qui le protégeaient; on l'avait éprouvé au nord de l'Angleterre et à chaque instant entre le Rhin et le Danube. Du reste, ce *limes* n'était pas immuable; on le reportait plus avant ou plus arrière, suivant la fortune des armes et la pacification des tribus. Œuvre formidable que ce *limes* africain, chargé de garder l'Empire depuis les frontières de la Cyrénaïque jusqu'à l'Océan Atlantique, sur une longueur de 2.500 kilomètres<sup>1</sup>. Dans la Maurétanie tingitane,

1. Cf. E. Gautier, *Les Siècles obscurs du Maghreb*, p. 187 et suiv., Payot, Paris. L. Homo, *l'Empire romain*, p. 180 et suiv., Payot, Paris.

le système défensif se compliquait d'abord de la position géographique au nord des tribus insoumises de la région du Rif; ce massif et celui du djebel Zerhoun furent encerclés et surveillés par un réseau de garnisons permanentes. Le *limes* fut porté de Fès à Sala, laissant au nord Tocolosida et Volubilis; il passait à très peu de distance au sud de Rabat, son tracé est encore visible et a été remarqué par les indigènes qui l'appellent Saqiat Faroun. Des travaux exécutés aux environs immédiats de Temara, à Ain Reboula ont permis d'en retrouver des vestiges, traçant ainsi son parcours probable depuis Ad Mercurios jusqu'à Fès, où des restes du *limes* ont pu être découverts.

Il est intéressant de constater que cette ligne stratégique détermina longtemps l'extrême même de la terre d'Islam et servit à la concentration des Mojahidin contre les Berghouata. Ibn Hawqual, auteur des *Masalik* écrit : « Au delà du fleuve Sebou, dans la direction du pays des Berghouata, à environ une étape, coule l'oued Sala (Bou Regreg). C'est là que se trouve le dernier lieu habité par des musulmans: un ribat où se groupent les musulmans. C'est sur le fleuve également qu'est la ville ruinée, dite Sala l'ancienne, aujourd'hui détruite. Les gens habitent et se groupent dans un ribat qui l'entoure. Cet endroit a pu rassembler jusqu'à cent mille guerriers voulant attaquer à l'improviste l'ennemi. Leur ribat est dirigé contre les Berghouata, tribu berbère installée sur l'Atlantique, et limitrophe de cette région où prend fin la terre d'Islam ». Ce texte est capital; il nous apprend qu'au milieu de X<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire deux cent cinquante ans environ après la première invasion des Arabes et près de cent cinquante ans après l'arrivée d'Idris, la région du sud du Bou Regreg n'était pas encore islamisée. Que devient la trop facile randonnée d'Ocba à travers le Maroc? N'est-elle pas une légende inventée par ceux qui avaient intérêt à diminuer l'étendue de l'influence romaine et, par elle, l'expansion du christianisme ou la persistance des rites indigènes dans une région où la tolérance romaine avait respecté les mœurs de populations pacifiées? De cette citation l'on peut également conclure que le premier

Idris s'établit sur un territoire demeuré romain, mais combien il faudra de prudence pour accepter les soumissions en masse que les historiens musulmans lui attribuent!

Rome n'a pas disparu sans laisser des empreintes profondes de sa civilisation urbaine, de son administration, de son organisation militaire et même de ses cultes officiels. De sa langue, il est vrai, elle a laissé peu de traces : l'on en rencontre quelques-unes dans les dialectes rifains. L'explication en est dans le petit nombre de Romains qui, en dehors de Ceuta, de Tanger et du voisinage immédiat de Volubilis, se sont établis au Maroc; dans la liberté laissée aux indigènes de commercer dans leur propre langue; dans la nécessité pour les soldats nés dans le pays de parler la langue berbère jusque dans les camps. Faut-il ajouter que l'Islam, avec sa ténacité à imposer par la force plus que par la persuasion le Coran et le Chraa dans la langue même du Prophète, que le Makhzen, avec son engouement précoce, dès les premières dynasties berbères, à tenter par l'unité de la croyance l'unité morale et politique d'un pays de conquête; que les massacres et les transports en masse de tribus africaines, intimement unies avec Rome, et maintenant disparues dans le lointain exil du Maghreb el-Acsa, ont produit des bouleversements d'où est issu un état de choses qui défigure autant l'islam primitif que les longs siècles de contact avec Carthage et Rome, sans parler de Byzance. Mieux que des vestiges de murailles et de villes, les sociologues ont devant eux un peuple irréductible, qui garde dans ses coutumes, ses traditions, sa haine du despotisme oriental, les traits essentiels de son individualité.

L'histoire du Maroc, à la condition que la majorité berbère de sa population n'en soit pas exclue, n'est pas une étude de l'islamisation d'une partie du monde méditerranéen. L'enquête doit être plus large pour être sincère et féconde; enquête d'autant plus nécessaire que, sous le nom d'islam, s'abrite de nos jours une conception purement intellectuelle qui ne correspond nullement à des réalités issues de la conscience spontanée d'une communauté ethnique entre des peuples différents.

### CHAPITRE III

#### LE MAROC DANS L'EMPIRE ROMAIN

L'Empire portait en lui-même les causes de sa décadence et de sa chute. Fondé sur la force, il ne pouvait se maintenir que par l'armée; mais derrière cette armée s'édifiait une puissante armature, l'administration civile. L'*Urbs* fut le centre de toutes les initiatives, le point de rencontre de toutes les responsabilités. Les provinces furent partagées entre les deux pouvoirs : le Sénat se chargea des provinces pacifiées; le César prit les autres et y massa ses légions. Derrière les légions, la paix romaine; devant elles, une immense frontière de murailles, de forts, de villes fortifiées, de garnisons et de camps. Le long de cette frontière, des hommes armés, des chevaux, des arsenaux, des magasins, des boutiques et un peuple bariolé de mercantis. Tout sur le pied de guerre, en alerte perpétuelle. Rien ne peut donner, de nos jours, l'idée de ces zones de garnisons reliées par des réseaux routiers, prêtes à se transporter sur un ordre de l'*Imperator* à des distances considérables, sur de nouveaux points de concentration. A ces troupes pour qui la guerre était une carrière illimitée, il fallait des champs de bataille, ne fût-ce que pour écarter leurs déprédations loin des régions paisibles. Rome restait le siège de cet empire militaire, et la garde prétorienne en fut le symbole pour les souverains et les ambassadeurs qui la visitaient; elle en fut aussi le danger pour ce corps vénérable du Sénat dont le despotisme impérial réduisait les prérogatives; elle le fut enfin pour les empereurs eux-mêmes dont elle validait ou infirmait l'élection. Septime-Sévère se crut assez fort pour se

passer de leur patronage, il dut céder à leurs menaces et augmenter leur nombre.

Une conception unique, élevée par la politique à la dignité auguste d'une religion, ne cessa de présider à cette organisation : celle de la *Civitas Romana*; les degrés étaient nombreux pour en atteindre le sommet, mais pour les gravir, l'émulation était égale et les priviléges également convoités. Rome était au dehors un idéal de paix, de justice et de souveraine beauté; un citoyen romain entrait dans une élite qui le dépouillait de toute hérédité barbare. Les rivalités les plus louables s'établissaient entre les villes, pour la fondation de chaires, d'écoles, d'ateliers; les métiers se perfectionnaient; les ruraux amélioraient leurs méthodes de culture d'irrigation, d'élevage des animaux. Les campagnes se peuplaient de villas, où s'installaient les rentiers et les bourgeois. La terre plus productive étant convoitée par les chevaliers, et des domaines immenses passaient dans les mêmes mains. Les anciens soldats vendaient leur lot pour se placer sous le patronage des grands propriétaires fonciers, car les marchés ne se traitaient plus que par millions de sesterces.

Un système régulier d'impôts frappait la production, d'après un cadastre revisé périodiquement ; les impôts indirects étaient prélevés sans arbitraire sur les produits manufacturés, les marchés, les vins, les articles de consommation. Tous les citoyens y étaient soumis; des taxes pesaient sur les étrangers. Grâce à ce despotisme ordonné d'une administration vigilante, la paix, sœur de la sécurité et de la routine, régnait dans les provinces sénatoriales; la richesse étant accessible au courage et à l'intelligence, l'élite se renouvelait et par l'exemple du succès rendait confiance aux attardés sur la route de la fortune; les populations se déshabituaiennt de la guerre et ne souhaitaient que de n'en avoir plus le spectacle; l'esprit militaire qui avait fait la République devenait une sorte d'humiliation pour les citoyens; les légions elles-mêmes s'ouvraient aux barbares fraîchement romanisés.

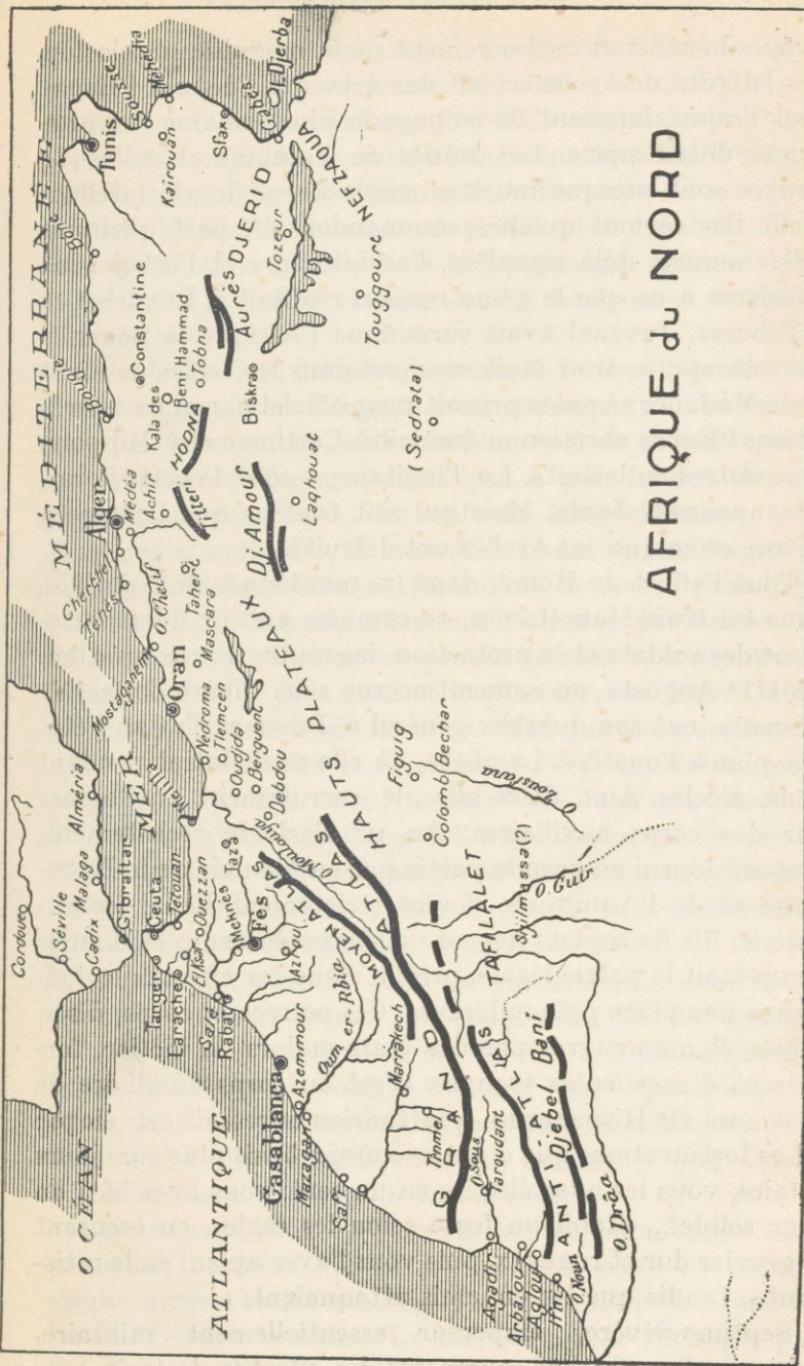
Le recrutement des troupes, avant l'anarchie militaire,

avait lieu surtout dans les pays de marches ou dans les régions insoumises, par enrôlements volontaires. Tout citoyen romain était légalement soldat; en réalité, par les remplacements et les indemnités, un petit nombre de citoyens entraient dans les légions; les chefs eux-mêmes cessèrent d'être pris dans le vénérable patriciat ou dans la classe des chevaliers; les camps les proclamaient et formaient autour d'eux des confédérations redoutables, soit qu'il fallût remplacer ou abattre un empereur, soit que des tendances séparatistes se manifestassent dans certaines régions.

L'anarchie militaire du III<sup>e</sup> siècle (235-268) marque la première étape vers la décadence. Trois empires régionaux sont momentanément installés : l'empire gallo-romain, avec la Bretagne, la Gaule et l'Espagne; l'empire d'Orient, avec l'Asie Mineure, la Syrie et l'Egypte; l'empire romain proprement dit, réduit sous Gallien aux provinces danubiennes, à la péninsule des Balkans et à l'Afrique. L'on devrait y ajouter le royaume de Palmyre qui s'étendait sur le désert de Syrie et gagnait l'Arabie. Les trois Gordiens, Valérien, Gallien furent les plus remarquables des empereurs de cette époque. Valérien, fait prisonnier par le roi des Perses, Sapor (260), ne put être racheté par Gallien, son successeur; tout ce que celui-ci put faire, ce fut de confier les forces militaires à l'Arabe Septimus Odenath, alors tout-puissant dans le royaume de Palmyre. L'Orient africain était venu au pouvoir avec les Sévères; l'Orient asiatique y vint avec l'Arabe Philippe.

Les invasions commencèrent : vers le Rhin inférieur et l'Escaut, les Francs; vers le Danube et la Drave, les Goths; sous Aurélien, les Vandales et les Alamans. Dioclétien, le premier et le plus grand des empereurs illyriens (285-305), arrêta la débâcle.

L'Afrique et les Maurétanies, pressées par les Berbères des montagnes et les nomades du désert, ne tardèrent pas à subir le contre-coup de l'anarchie impériale; la Tingitane, isolée de la Bétique par la mer et peut-être par les pirates dont Rome n'avait jamais pu purger entièrement ces



AFRIQUE du NORD

AFRIQUE DU NORD

rivages, bénéficiait médiocrement de la magnifique éclosion des lettres, des sciences et des arts qui, depuis l'Espagnol Trajan, faisaient de ce pays la plus romaine des provinces de l'Empire. Les ruines de Volubilis et celles de Tanger sont presque muettes sur le degré de vie intellectuelle des régions qu'elles commandent. A part quelques belles œuvres déjà signalées, l'architecture et l'art y sont inférieurs à ce que le génie romain réalisait à Lambèse et à Tebessa. Juvénal avait surnommé l'Afrique la nourrice des avocats; le droit était enseigné dans les écoles de Cirta et de Madaure; Apulée prenait rang officiel parmi les lettrés latins; l'Eglise chrétienne donnait à Carthage et à Hippone des maîtres en latinité. La Tingitane, à côté de cette floraison, apparaît stérile. Mais qui sait tout ce que la terre a dévoré et ce que les Arabes ont détruit?

Tout l'effort de Rome, dans les montagnes de Numidie, dans les trois Maurétanies, se ramasse autour du recrutement des soldats et la protection des routes de colonisation. La III<sup>e</sup> Augusta, un moment accrue sous Tibère de la IX<sup>e</sup> Hispana, eut son quartier général à Tebessa; Trajan l'établit plus à l'ouest, à Lambèse, où elle se maintint pendant deux siècles. Aux deux ailes, le recrutement fut assuré par des corps auxiliaires. Au II<sup>e</sup> siècle, le recrutement, d'abord fourni en grande partie par les Gaulois de la Lyonnaise et de l'Aquitaine, devint strictement local; les ex-castris, fils de soldats nés au voisinage du camp et dont le camp était la patrie légale, prirent dans les effectifs légionnaires une place prépondérante. Ces nouveaux corps, disciplinés et manœuvrés par des états-majors de métier, formèrent d'excellentes troupes. C'est au corps auxiliaire de la cohors II<sup>a</sup> Hispanorum que Hadrien adressait cet éloge : « Les fortifications que d'autres auraient mis plusieurs jours à faire, vous les avez élevées en un seul; vous avez bâti un mur solide..., établi un fossé selon les règles, en creusant le gravier dur et rugueux, puis vous l'avez aplani en le ratisant... tandis que les ennemis attaquaient. »

Septime-Sévère, empereur essentiellement militaire, Africain de naissance, augmenta les effectifs de trois nou-

velles légions et autorisa les légionnaires à se marier; il transforma ainsi le service militaire en une véritable profession héréditaire. Gallien (260-268) organisa une vraie armée de campagne avec : 1<sup>o</sup> l'ancienne armée d'Italie, les futurs Palatini; 2<sup>o</sup> des contingents d'armées de provinces dont les Maures fournirent une partie de la cavalerie; 3<sup>o</sup> de nouveaux corps de cavalerie indépendante, élément principal de la première victoire sur les barbares à la fin du III<sup>e</sup> siècle.

La colonisation, derrière ce puissant rideau de protection, se développa. Trois éléments y concourent : les émigrants romains, venus avec leurs familles, sous la République et les premiers empereurs, mais peu à peu fondus dans la population des villes; les enfants issus d'unions entre Romains et indigènes, et la multitude des romanisés par les camps, dont les vétérans formaient la masse principale; enfin les indigènes assimilés aux Romains par l'extension du droit de cité. De tout ce peuple de colons, le groupe des vétérans était le plus actif et le plus sûr, car ROME faisait de ses soldats des agriculteurs autant que des guerriers.

Les villes, colonies et municipes, avec leur double catégorie de citoyens et de sujets distribués dans une hiérarchie d'honneurs et de priviléges à l'infini, servaient de centres d'échange et de refuges, en cas d'attaque, aux ruraux de leur dépendance. Une noblesse locale de fonctionnaires municipaux, décurions ou curiales, rattachait à l'empire bon nombre d'Africains enrichis qui entraient dans l'ordre équestre, surtout depuis que Caracalla, fils de Septime-Sévère, avait accordé le droit de cité à tous les hommes libres de l'Empire. Ainsi se formait, sous le patronage des villes, une population civile dont la principale ambition était de se dire romaine et de se conformer aux moeurs, aux lois, à la civilisation de la Ville-Mère.

Le commerce était des plus variés : blé, orge, huile d'olive, primeurs, bestiaux, animaux sauvages pour les jeux du cirque, ivoire, esclaves noirs, étaient embarqués pour l'Italie et l'Europe romaine. Le blé fourni par l'Afrique pour l'approvisionnement de Rome était pour un tiers de l'ap-

provisionnement total. L'olivier et la vigne furent la principale richesse de certaines régions; Domitien, pour protéger l'agriculture, interdit la création de nouveaux vignobles. Car l'agriculture devait être protégée avant tout, et partout, principalement en Afrique, dans les Maurétanies sétifienne et tingitane, les terres étaient propres aux labours. « Toute la gloire du pays, disait Pline, est dans les moissons ». « Autour de Tebessa, de Khenchela, de Sétif, de Tiaret, il y avait, dit St. Gsell, autant de fermes et de villages qu'aujourd'hui dans la Bourgogne et l'Ile-de-France. »

Les citoyens romains seuls étaient véritablement propriétaires. Les indigènes n'avaient que la possession, moyennant un loyer annuel en tant que fermiers de l'Etat. La propriété, par l'accumulation de la fortune monétaire et les charges de l'exploitation, de l'irrigation surtout, qui exigeaient des avances de capitaux, par suite aussi des expropriations ou des évictions judiciaires, fut de moins en moins morcelée. « L'Africa tout entière, dit Pline, appartenait à cinq grands personnages romains. Le plus grand propriétaire foncier était l'empereur ».

La main-d'œuvre était fournie par des ouvriers agricoles de condition libre ou servile. Ce fut un danger irrémédiable dont les conséquences se manifestèrent surtout à la fin du IV<sup>e</sup> siècle, par l'aggravation du servage de la terre. Par le fait, l'armée étant attachée au sol, le colonat l'était aussi; de même qu'il était interdit au soldat de quitter son camp, il fut interdit au vétéran de quitter le domaine. De là au servage de la glèbe il n'y avait qu'un pas, car si la terre tient au colon, il est naturel que lui aussi tienne à la terre. La possession pour lui et sa descendance est garantie, mais cette possession est exclusive. En 371, Valentinien I<sup>er</sup> écrit : « Nous ne pensons pas que les colons aient la liberté de quitter le champ auquel les attache leur condition et leur naissance... S'ils s'en éloignent, qu'ils soient ramenés, enchaînés, punis... » Théodose ajoutera : « Le colon sera attaché au maître du fonds, et nul ne pourra le recueillir sans encourir l'amende. »

Un tel état social conduisait à une nouvelle forme d'escla-

vage fondé non sur la force mais sur la pression de la richesse; des fils d'anciens soldats, d'anciens hommes libres et de citoyens romains pour la plupart allaient-ils se plier à une telle infériorité? Il le fallut bien; mais le colon à qui tout horizon était fermé en dehors de sa terre et à qui les principaux bénéfices échappaient pour engraisser le fisc ou des maîtres qu'il ne voyait que pour le pressurer, détesta le « maître du fonds »; par contre, il aimait sa terre comme son seul recours contre la misère et l'esclavage absolu. La population rurale acquit ses belles qualités d'endurance et de stabilité, mais elle attendit des bouleversements politiques l'heure de sa libération. Les Barbares, en forçant les barrières de l'Empire, favorisèrent cet espoir; les serfs en grand nombre aidèrent à leur établissement. Déçus, ils s'aperçurent trop tard qu'en changeant de maîtres, ils avaient perdu toute protection. N'importe, ils restèrent voués à leur terre, résignés à vivre. De souci idéal, ils n'en eurent cure, et changer de religion pour adopter celle de leurs nouveaux conquérants leur apparut comme une garantie de sécurité et peut-être un affranchissement. Tant de formes religieuses s'étaient succédé autour d'eux auxquelles ils avaient compris peu de chose! Le soleil n'est-il pas pour eux le dieu fécond, le dieu visible, et la terre n'est-elle pas la mère nourricière dont ils attendent la récompense de leurs labeurs?

Les Arabes, comme les barbares, profitèrent de l'abaissement moral et social où étaient tombés les paysans pour leur faire adopter leurs doctrines et recueillir leurs défections. « On raconte qu'un gouverneur du ministre oméiyade El-Mansour ben Abi Amer (x<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.) s'étant emparé de la région de Fès, demanda aux habitants de cette ville de lui faire connaître si leurs terres étaient des terres de conquête ou de capitulation.— Nous ne pouvons vous répondre, lui dirent-ils. Et l'on fit venir un jurisconsulte. Questionné par le gouverneur, celui-ci répondit : « Ces terres ne sont ni de conquête ni de capitulation, mais c'est pour elles que ces habitants ont embrassé l'islamisme »<sup>1</sup>.

1. Ahmed en Naciri, *Kitab-el-Islīqā*, trad. A. Graulle, t. I, p. 193.

La Tingitane fut avant tout une colonie militaire; son armée de protection, recrutée depuis les Antonins parmi les indigènes, tira profit de l'administration, de la législation agraire, des garnisons, de la paix romaine, en un mot, mais elle ne fut pas, comme en Africa, encore moins comme en Espagne ou en Gaule, un instrument actif de civilisation. Les auxiliaires indigènes et les colons romanisés comprirent du latin ce qu'il leur fallait pour faciliter les échanges, et cela d'autant plus rarement qu'ils employaient des intermédiaires parlant leur langue, mais le berbère fut à peine impressionné de ce contact. Il en fut de même en Tripolitaine, cette région étant à peu près sous le même régime et dans des conditions analogues d'isolement que la Tingitane. L'on sait que Septime-Sévère garda un fort accent africain et que sa sœur, en arrivant à Rome, ne comprenait pas le latin. Ce fait explique pour sa part l'attrait qu'exerça le Maghreb occidental sur les tribus berbéro-libyennes du golfe de Gabès quand elles durent fuir devant le spoliateur arabe : elles retrouvaient là une communauté de langage qui rendait facile leur adaptation sociale au nouveau milieu.

Rome n'exigeait pas l'unité linguistique; la transformation des mœurs en était le garant; de même, indifférente aux cultes qui ne reniaient pas formellement la religion des Césars divinisés, et persuadée que les divinités étrangères étaient une consécration des divinités que révéraient ses ancêtres, elle n'exigeait que l'obéissance politique. Du temps de saint Augustin, les paysans de la banlieue de Hippo Regia parlaient le punique, et s'ils avaient quelque teinture de latin, c'était par les missionnaires et les communautés chrétiennes de leur voisinage.

La colonie tingitane avait autant de centres que de cités. Peut-être chaque cité réunissait-elle les *gentes* d'une même tribu, comme en Gaule. Dans chacune il y avait une garnison, et celle-ci perpétuelle. Peu d'industrie, peu de commerce en dehors de celui des grains, sauf pour les besoins locaux; les ressources agricoles méritaient seules d'être multipliées, et c'est à quoi s'employaient les soldats-laboureurs. Cet appui officiel s'exerçait au loin sur les populations

du Tamesna et des Chaouia où l'attachement au sol est resté invétéré, malgré l'établissement des tribus arabes, à partir du XIII<sup>e</sup> siècle. La nature favorisait le sédentarisme agraire dans ces régions mieux que dans le reste de l'Afrique romaine : les pluies y sont chaque année suffisantes pour se passer de l'irrigation artificielle, surtout si l'on tient compte de l'aire forestière plus étendue que de nos jours dans le Tadla et la bordure de l'Atlas. Comme les rivières ne tarissaient pas, la main-d'œuvre était libre de s'employer ailleurs.

A partir d'Aurélien, une cité est un réduit fortifié, c'est pourquoi sa superficie sera désormais restreinte : vingt à vingt-cinq hectares au plus. Une ville qui dépassera ces limites devra favoriser la création d'une autre colonie. Ainsi s'explique le grand nombre de cités dans le triangle Tanger-Volubilis-Salé. Le développement de Volubilis imposa la fondation et l'accroissement du poste de Tocolosida que les inscriptions attribuent à l'année 204. Ainsi probablement de plusieurs autres.

Une aire d'occupation aussi restreinte devait éprouver les funestes effets de l'anarchie impériale, si peu que les auxiliaires prissent peur et que les peuplades insoumises ravageassent la plaine.

En 258, les Francs affluèrent sur la Gaule qu'ils traversèrent de part en part. Qui leur avait indiqué le but de leur énorme randonnée à travers les Pyrénées, l'Espagne? Qui leur fournit les navires pour passer au Maghreb, débarquer dans la région de Tanger? Comment furent-ils accueillis? Où s'installèrent-ils? Quel était leur nombre? Autant de questions qui paraissent insolubles. Cette facile incursion à travers les provinces les plus romanisées marque à quel point elles étaient alors dépourvues de défense. Il suffisait donc d'entamer le *limes* pour retrouver le champ libre vers les terres heureuses dont les soldats étrangers racontaient au retour tant de merveilles aux gens de la tribu. L'exploit des Francs démontre aussi la complicité des garnisons de la Tingitane ou du moins leur mince valeur combative.

Les Berbères des Babors (Barbares) et la confédération

## BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE

J. AULNEAU. *Histoire de l'Europe Centrale*, 54 fr. VICOMTE GEORGES D'AVENEL. *Histoire de la Fortune française*, 25 fr. R. BALLES-TER. *Histoire de l'Espagne*, 25 fr., C. BAR-BAGALLO, directeur de la *Nuova Rivista Storica*. *Le Déclin d'une Civilisation ou la fin de la Grèce antique*, 25 fr. V. BARTINSKY. *Le Mystère d'Alexandre I<sup>e</sup>*, 20 fr. J. BERNHART. *Le Vatican*, 40 fr. A. BENTHOLET, prof. à l'Université de Berlin. *Histoire de la civilisation d'Israël*, 40 fr. J. BIENSTOCK, *Histoire du Mouvement révolutionnaire en Russie (1790-1894)*, 24 fr. JEAN DE BOURGOING. *Papiers intimes et Journal du Duc de Reichstadt*, 18 fr. E. H. BREWSTER. Gotama le Bouddha. Sa Vie, 25 fr. A. BRITSCH. *La Jeunesse de Philippe-Egalité (1747-1785)*, 36 fr. L. DE CARDENAL. *La province pendant la Révolution*, 40 fr. E. CAVAINAC, professeur à l'Université de Strasbourg. *Chronologie*, 15 fr. Colonel J. CAVALIER. *Mémoires sur la Guerre des Cévennes*, 24 fr. G. CLEMEN. *Les religions du monde*, 50 fr. G. R. CLARK. *Histoire de la marine des Etats-Unis*, 36 fr. COISSAC DE CHAVREBIÈRE. *Histoire des Stuarts*, 30 fr. Comte E. CORTI. *La Maison Rothschild L'essor : 1770-1830*, 40 fr. *La maison Rothschild : L'apogée*, 40 fr. BENEDETTO CROCE. *Histoire de l'Italie contemporaine (1871-1915)*, 30 fr. G. DALMAN, directeur de l'Institut archéologique de Jérusalem. *Les itinéraires de Jésus*, 50 fr. F. DOWNEY. Soliman le Magnifique, 20 fr. ARTHUR DREWS. *Le Mythe de Jésus*, 25 fr. L. DUBECH, P. D'ESPEZEL. *Histoire de Paris*, 36 fr. E. L. ELIAS. *Les explorations polaires*, 25 fr. H. W. ELSON, professeur à l'Université de New-York. *Histoire des Etats-Unis*, 75 fr. Dr ERNST. *Le Dernier siècle de la Cour de Vienne*, François Joseph intime, 25 fr. G. FORMICHI. *La pensée religieuse de l'Inde avant Bouddha*, 20 fr. H. FOULON DE VAUX. Louis XVII, ses deux suppressions, 40 fr. W. FOWLER. *La Vie Sociale à Rome au temps de Cicéron*, 12 fr. FRÉDÉRIC III. *Journal de guerre, 1870-1871*, 30 fr. V. FUNK et B. NAZAREVSKI : *Histoire des Romanov*, 45 fr. Ed. A. FREEMAN, professeur à l'Université d'Oxford. *Histoire de l'Europe*, 20 fr. G. GAUTHEROT, professeur aux Facultés libres de Paris. *La conquête d'Alger*, 1830, 20 fr. E. F. GAUTIER, prof. à l'Université d'Alger. *L'Islamisation de l'Afrique du Nord*. *Les Siècles obscurs du Maghreb*, 30 fr. LOUIS GAUTIER-VIGNAL. *Machiavel*, 25 fr. MAURICE GOGUEL. *Jean-Baptiste*, 30 fr. L. R. GOTTSCHALK, professeur à l'Université de Chicago. J.-P. MARAT, *l'Ami du Peuple*, 20 fr. D<sup>r</sup> H. GOWEN, prof. à l'Université de Washington. *Histoire de l'Asie* 30 fr. F. HACKETT. *Henri VIII*, 45 fr. D. HALÉVY. *Le Courier de M. Thiers*, 24 fr. J. HATZFELD, prof. à l'Université de Paris. *Histoire de la Grèce ancienne*, 36 fr. F. HAYWARD. *Histoire des Papes*, 40 fr. \*\*\*Henri Heine par ses contemporains, 25 fr. L. HOMO, prof. à l'Université de Lyon.

*La civilisation romaine*, 60 fr. *L'Empire romain*, 24 fr. A. W. JOSE. *Histoire de l'Australie*, 30 fr. L. KEATING. *Le Voilier Mary Celeste*, 18 fr. V. KLUTCHEVSKI, professeur à l'Université de Moscou. *Pierre le Grand*, 30 fr. H. KOHT, professeur à l'Université d'Oslo. *Les luttes des paysans en Norvège*, 40 fr. G. LACOUR-GAYET, membre de l'Institut. *Talleyrand (1754-1838)*. *Tomel (1754-1799)*. Tome II. (1799-1815), 40 fr. Colonel LAMOUCHE. *Quinze ans d'histoire balkanique (1904-1918)*, 25 fr. GEORGES LARONZE. *Histoire de la Commune de 1871*, 50 fr. T. LEGRAND. *Histoire du Portugal*, 15 fr. Emil LUDWIG. *Napoléon*, 40 fr. BISMARCK, 40 fr. *Guillaume II*, 30 fr. *Trois titans*, 25 fr. E. von MANTEY, directeur du *Reichs-Marine-Archiv*. *Histoire de la Marine allemande*, 25 fr. M.-L. MARGOLIS et A. MARX. *Histoire du peuple juif*, 60 fr. W. MARTIN. *Histoire de la Suisse*, 24 fr. A. MATHIEZ. *Autour de Robespierre*, 24 fr. *Autour de Danton*, 24 fr. *La Vie Ghère et le Mouvement social sous la Terreur*, 32 fr. C. MAUCLAIR. *Un siècle de peinture française (1820-1920)*, 20 fr. DAUPHIN MÉNIER. *Autour de Mirabeau*, 24 fr. GEORGES MICHON. *Essai sur l'Histoire du Parti Feuillant*, 30 fr. Ed. MONTET, prof. à l'Université de Genève. *Histoire du Peuple d'Israël*, 24 fr. J. MUNIER-JOLAIN. *Le Cardinal Collier et Marie-Antoinette*, 25 fr. S. PLATONOV, professeur à l'Université de Pétrograd. *Histoire de la Russie des origines à 1918*, 60 fr. Boris Godounov, 25 fr. POBYEDONOSTSEV, procureur Général du Saint Synode. *L'autocratie russe*, 40 fr. T. ROBINSON, prof. à l'Univ. de Cardiff. *Introduction à l'histoire des Religions*, 20 fr. C. SAUREL. Juillet 1870, 20 fr. A. SCHALCE de LA FAVERIE. *Napoléon et l'Amérique*, 24 fr. E. SEILLIÈRE, de l'Institut. Alexandre VINET, historien de la Pensée française, 45 fr. L. SONOLET. *La Vie parisienne sous le Second Empire*, 20 fr. G. SOULIÉ de MORANT. *Histoire de la Chine*, 50 fr. \*\*\*SOUVENIRS du Mameluck Ali sur l'Empereur Napoléon, 30 fr. A. SPIRIDOVITCH. *Histoire du terrorisme russe*, 60 fr. S. STURLUSON. *Saga de Saint-Olav*, 25 fr. G. R. TABOIS. *Tout Ank Amon*, 25 fr. TALLEMANT DES REAUX. *Historiettes*, 40 fr. G. TCHOULKOV. *Derniers tsars autocrates*, 30 fr. Le théâtre à Paris au 18<sup>e</sup> siècle, 25 fr. A. VAST. *Un faux Dauphin, Hervagault et le mystère du Temple (1781-1812)*, 25 fr. R. TRAVERS HERFORD. *Les Pharisians*, 30 fr. \*\*\**La Vie parisienne au 18<sup>e</sup> siècle*, 25 fr. Commandant M.-H. WEIL. *Les Dessous du Congrès de Vienne*, 72 fr. D'Ulm à Iéna, 30 fr. *Un Agent inconnu de la Coalition*. *Le Général de Stamford (1793-1806)*, 30 fr. B. WILLSON. *L'Ambassade d'Angleterre*, 25 fr. WOODROW WILSON, ancien Président des Etats-Unis. George Washington, fondateur des Etats-Unis, 25 fr. C. L. WOOLLEY. *Les Sumériens*, 24 fr.

**Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.**

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

